

# REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

*Au 31 mars, jeudi, réunion à 2 heures précises au Père Lachaise, Anniversaire de la mort d'Allan Kardec. — Le soir banquet au restaurant Richefeu, Palais-Royal.*

## Le magnétisme devant la justice.

Les Revues mensuelles ont le très grave inconvénient de ne pouvoir tenir leurs abonnés au courant de ces faits d'actualité qui passionnent les lecteurs des journaux quotidiens. Force nous est donc de recourir à « l'art d'accommoder les restes, » car il nous est impossible de ne pas parler ici d'une cause qui a passionné tout Paris, pendant la dernière semaine du mois de janvier.

La mise en scène est difficile, mais je ne puis choisir le théâtre de l'action, et la lecture des débats judiciaires n'est pas à l'usage des jeunes filles. Il s'agit d'un jeune ouvrier de vingt-quatre ans nommé Didier, que deux agents de la police des mœurs prétendent avoir surpris, non pas en conversation criminelle, car il était seul, mais en monologue criminel, dans un urinoir. Traduit en police correctionnelle, il s'est vu condamner à trois mois de prison, pour délit d'outrage public à la pudeur.

Didier est malade. Il souffre cruellement d'une tumeur au côté, crache fréquemment le sang, est sujet à de copieuses hémorragies nasales. Sa faiblesse est extrême, son système nerveux est fortement excité, et il tombe spontanément dans de longs accès de somnambulisme. Conduit à l'hôpital Saint-Antoine, il eut la chance heureuse d'y tomber entre les mains de deux médecins d'une intelligence assez hardie pour leur permettre d'accepter comme objet d'études tous les phénomènes qui se produisent devant eux. Je veux parler des docteurs Mesnet et Mottet, deux aliénistes éminents.

On conseilla à Didier de se pourvoir en appel. Il le fit; la Cour chargea le docteur Mottet de lui adresser un rapport sur l'état du condamné, et voici ce qui résulte des débats devant la cour d'appel, du rapport de M. Mottet et des dépositions du docteur Mesnet ainsi que des autres témoins (26 janvier 1881.)

Les deux agents affirment que c'est à neuf heures qu'ils ont surpris

Mars 1881.

Didier où vous savez. Le patron de Didier et ses compagnons affirment qu'il ne quittait jamais l'atelier avant dix heures.

Mais il est resté plus de trois quarts d'heure dans l'urinoir.

« C'est possible, reprend le docteur Mottet, il est même probable qu'il y fût resté plus longtemps encore s'il n'avait pas été tiré brusquement de cet état qui, pour nous, étant donnée la série de troubles que nous avons rappelés, n'a rien d'imprévu. Ce que nous acceptons moins aisément, c'est qu'un homme qui le matin a eu une hémorrhagie terrible, qui dans la journée, dans la soirée, a vomi encore du sang en abondance, qu'un médecin a vu, que son patron, un ouvrier de la maison ont vu dans un état d'épuisement extrême, ait pu, le soir du même jour, se livrer pendant trois quarts d'heure, à des actes constituant le délit d'outrage public à la pudeur. Il y a là, pour nous, par des raisons toutes physiologiques, une impossibilité matérielle qu'il est de notre devoir de signaler. »

Lorsque les agents l'arrêtèrent et avant qu'ils lui eussent adressé une parole, il leur dit : « Vous êtes des menteurs ! » Il avait lu dans leur pensée, et le docteur Mesnet raconte qu'un jour ayant besoin d'une compresse pour un malade, avant qu'il l'eut réclamée, et lorsqu'il songeait seulement à le faire, Didier, qui assistait au pansement, alla chercher cette compresse et la lui apporta.

Il étudiait son *sujet*, et voulait voir jusqu'où allait sa lucidité. Il dit à un interne de penser à quelque chose. Celui-ci pensa à une femme qu'il venait de voir passer, tenant son enfant entre ses bras.

— Que voyez-vous ? demanda-t-il à Didier.

— Je vois une femme.

— Est-elle jeune ?

— Je ne peux pas le savoir. Elle tient un enfant qui me cache son visage.

Je passe beaucoup de faits de ce genre qui n'ont rien de neuf ni d'intéressant pour nos lecteurs, mais qui acquièrent ici une importance capitale, parce qu'ils sont obtenus par deux médecins des plus autorisés, et qu'ils ont eu pour témoins des conseillers à la cour de Paris.

En appel, Didier eut cette bonne fortune d'être défendu par un avocat courageux, habile, dévoué, M<sup>e</sup> Rutlinger, qui parlait devant M. Manau, un président amoureux de la vérité, et qui ne cède pas aux préjugés du vulgaire.

J'ai hâte d'arriver à l'incident le plus curieux de l'audience.

M. Mottet offrit à la Cour de produire devant elle les faits qu'il affir-

mait. La Cour hésita. C'était, en somme, et pour appeler la chose par son nom, une séance de magnétisme que proposait le savant aliéniste, en plein tribunal, et devant tout le public vivement intéressé. Après délibération, la Cour adopta un moyen terme et passa dans la chambre du Conseil avec MM. Mesnet, Mottet et les reporters de la presse.

M. Mottet laisse Didier dans le vestibule, place devant la porte deux gardes et leur ordonne de s'opposer au passage de l'accusé. Puis il s'enferme dans la salle du Conseil avec les magistrats.

— Vous avez vu cet homme, leur dit-il. Il est chétif, mourant, et il semble qu'une chiquenaude le renverserait. Laissez-moi me mettre au plus loin, derrière vous, et observez ce qui va arriver.

Il murmure à voix basse un mot : Didier !... Soudain celui-ci, de la chambre voisine, s'élançe, bondit, jette à droite et à gauche les deux solides gaillards qui gardent la porte, écarte violemment les magistrats, et s'arrête devant le docteur qu'il fixe avec des yeux hagards.

Après plusieurs autres expériences, un conseiller demanda si Didier ne pourrait pas reproduire la scène de l'urinoir.

— Je vais essayer, répond M. Mottet, mais il faut que je lui adresse votre question, car il ne vous entend pas, et n'existe ici que pour moi..... Didier, souvenez-vous ! Je le veux ! Que faisiez-vous dans le lieu où vous avez été arrêté ?

— Vous le savez bien.

— Répétez-le. Je veux que vous le fassiez !

Didier promène son mouchoir sur le mur de la chambre, à la hauteur d'où l'eau s'écoule dans les urinoirs, et se frotte le nez et les lèvres comme pour les laver.

Or, on sait que le jour de l'arrestation, il avait eu deux abondantes hémorragies du nez.

— Mais, insiste M. Mottet, vous avez fait autre chose ?

— Non... Vous savez bien que les agents ont menti !

Le docteur Mesnet intervient.

— Didier, lui dit-il, écrivez de nouveau sur cette table, devant ces messieurs, la lettre que vous m'avez écrite il y a trois mois, dans votre prison.

Après quelques instants de résistance, il cède et écrit. La première lettre est au dossier. On les confronta : elles sont identiques. Pendant qu'il écrivait, M. Mesnet était passé derrière lui, et brusquement lui avait enfoncé une longue épingle dans le cou. Pas un cri, pas un mouvement : Didier n'avait rien senti.

Ce sont alors les conseillers qui crient : Assez !... Assez !...

On réveille le pauvre diable qui jette un regard navré sur lui-même, en s'apercevant que, sur l'ordre de M. Mottet, il s'est déshabillé et mis à demi-nu devant ses juges.

J'ai rendu hommage à l'indépendance d'esprit, au courage du président Manau, qui a consenti à des expériences que beaucoup de magistrats eussent dédaigneusement repoussées puisque, du haut de son infaillibilité, la prétendue science médicale décide que « le magnétisme n'existe pas. » Mais néanmoins la Cour a rendu un bien singulier jugement lorsqu'elle déclara que « les faits qui ont été attestés par les agents sont certains et constants, mais que, en raison des conclusions du rapport des médecins, rapport qu'ils ont soutenu à l'audience avec énergie, le prévenu doit être considéré comme n'ayant pas la responsabilité de ses actes. »

Pour ne pas donner tort à deux agents de police, les magistrats donnent tort à deux médecins de la valeur de MM. Mesnet et Mottet, qui affirment qu'il y a « par des raisons toutes physiologiques, une impossibilité matérielle à ce que les faits affirmés par les agents soient exacts. »

N'en déplaise à la Cour, je crois bien qu'un troisième arrêt sera prononcé par le public.

En attendant, il est permis de croire que, sans le rapport si consciencieux, si savamment motivé des deux éminents aliénistes, la Cour eût confirmé le jugement correctionnel qu'elle a infirmé. Mais, après cet arrêt qu'elle vient de rendre, après les phénomènes qu'elle a consenti à observer et dont son verdict atteste l'authenticité, comment, à l'avenir les juges condamneront-ils, avec leur légèreté habituelle les somnambules et les magnétiseurs ?

Quant aux docteurs Mesnet et Mottet, je ne force pas la note et je n'exagère pas l'expression en disant qu'ils se sont élevés à la hauteur d'un véritable héroïsme professionnel. Combien, parmi leurs confrères ont dû leur reprocher amèrement leur conduite dans cette affaire ! Combien de journaux de médecine vont leur japper aux mollets et les mordre aux talons ! Achille lui-même y était vulnérable, et l'on attaque comme on peut, et suivant sa taille. Un innocent, injustement condamné, a fait appel à leur conscience : leur conscience a répondu. Cela paraît très-simple et cependant c'est très-beau.

Quant à l'Académie de médecine, il lui reste le choix entre deux partis à prendre. Elle peut dire aux deux savants aliénistes :

— Vous avez affirmé dans votre rapport que Didier « pouvait deve-

nir apte à subir l'influence d'une volonté autre que la sienne, à obéir, sans résistance possible, à des suggestions, et à reproduire, sans en avoir conscience, sans en conserver le souvenir, des actes répondant, soit à ses idées pendant la veille, soit aux idées qui lui sont suggérées. Ces accès ont été tout d'abord exclusivement spontanés, depuis ils ont pu être facilement provoqués. »

« Et vous avez été jusqu'à ajouter :

« Rien n'est plus facile que de faire passer Didier de l'état normal, ou condition première, à l'état pathologique ou condition seconde... »

« Vous écrivez cela dans notre charabia ordinaire, c'est au mieux. Ainsi, au lieu de dire à une personne qu'elle a les yeux un peu rouges, nous lui déclarons qu'elle a une phlogose aux conjonctives. Ça donne beaucoup de prestige, de ne pas parler la langue trop simple de Pascal et de Bossuet. Mais enfin, en bon français, votre rapport constate que l'on peut faire des somnambules, et que « rien n'est plus facile. » Or, ceux qui font des somnambules sont des magnétiseurs. Donc, alors, le magnétisme existerait, ce qui ne peut pas être, puisque la docte faculté ne cesse de le proclamer depuis cent années, et que la docte faculté ne peut se tromper.

« Voyez les titres navrants adoptés par les journaux qui rendent compte de la séance du 26 janvier ! — *Le Rappel* : Le magnétisme au palais de justice. — *Le Gaulois* : Une scène de magnétisme devant la justice, ... Car nous aurons beau, pour dérouter le public, parler d'hypnotisme et de condition seconde, c'est bel et bien, je ne saurais trop le répéter, du magnétisme, et toutes les échappatoires deviennent désormais inutiles.

« Vous allez donc écrire à tous les journaux un désaveu bien net de tout cela, affirmer que vous n'avez pas offert de donner une séance de somnambulisme à des magistrats qui ont eu la faiblesse d'accepter, enfin, que tout ce qu'ont dit tous les reporters de tous les dits journaux est absolument le contraire de la vérité. »

Le second parti à prendre est celui-ci. Après le bruit soulevé par cette redoutable affaire, la docte faculté peut, elle doit même prier les docteurs Mesnet et Mottet, puisqu'ils ont à leur disposition un *sujet* aussi merveilleusement préparé par la nature, de lui donner, à elle, une séance semblable à celle qui a été acceptée par la cour d'appel, une séance plus complète même, et plus concluante, afin d'étudier avec eux ces phénomènes, mais de les étudier *honnêtement*, sans parti pris de les nier après les avoir constatés.

La docte faculté s'est dérobée espérant que le silence amènerait l'ou-

bli. Mais quand le public la voit nier des faits qui crévent les yeux, s'encroûter dans sa routine et entraver tout progrès, n'est-il pas à redouter qu'il l'accuse de mauvaise foi, que le magnétisme fasse son chemin sans elle, malgré elle et contre elle, et qu'il ne lui reste plus qu'à répéter, en le modifiant un peu, le mot de François I<sup>er</sup> : Tout est perdu, et surtout l'honneur !

J'ai rendu hommage au courage des magistrats de la Cour, qui ont accepté d'assister à une véritable séance de magnétisme. C'est que, pour eux, la question n'est pas placée sur le même terrain. Leur devoir n'est pas d'étudier les questions psychologiques. Ils ne savent, là-dessus, que ce que leur disent les médecins, qu'ils supposent, trop gratuitement, les avoir observées sans passion. Or, les médecins répétant que le somnambulisme provoqué, lucide, est repoussé par la science, ils sont fondés à condamner comme escrocs les magnétiseurs et les somnambules.

Mais après que deux hommes de science, deux docteurs très-éminents leur ont démontré que les juges correctionnels avaient condamné un innocent, j'estime qu'ils devaient aller plus loin, et que le dialogue suivant devait avoir lieu entre les magistrats et MM. Mesnet et Mottet :

— Vous avez avancé, messieurs, que « rien n'est plus facile, » — ce sont les termes de votre rapport, — que de faire tomber Didier en somnambulisme lucide, que « ces accès ont été facilement provoqués ; qu'il pouvait devenir apte à subir l'influence d'une volonté autre que la sienne. »

— C'est en effet notre conviction profonde.

— Quand vous lui avez commandé de reproduire la scène de l'urinoir, votre volonté était-elle passive, vouliez-vous qu'il la jouât telle que vous pensiez qu'elle avait dû se passer, ou telle qu'elle avait réellement eu lieu ?

— Notre volonté était passive ? Nous savons l'importance de notre mission, et nous n'avons pas songé à égarer la justice.

— Didier est-il une exception dans l'humanité, et d'autres personnes peuvent-elles subir ainsi l'influence de la volonté d'autrui ?

— Un très-grand nombre de personnes assurément.

— Prenez garde, car ceci entraînerait une révolution considérable dans la manière de rendre la justice. En présence de quelques grands crimes, ne pourrait-on pas magnétiser l'inculpé, ou quelqu'un de ses complices, de ses confidents, mettre en scène l'action délictueuse, ainsi

— que vous l'avez fait avec Didier, et arriver ainsi à la preuve du fait incriminé, à la vérité absolue, et tellement évidente que le coupable n'aurait de refuge que dans un aveu dépouillé d'artifice ?

— Cela est plus que probable, au moins dans un assez grand nombre de cas. Il resterait à contrôler avec soin les révélations de la personne endormie.

— Mais il n'y a plus de médecine légale, de médecins légistes, d'experts près la cour d'appel. Ce sont des positions détruites, des fonctions qui mettent en vue, et qui disparaissent. Qui sait si les somnambules n'en viendront pas à vous disputer une partie de votre clientèle ?

Ici les deux savants aliénistes s'inclinent en souriant, sans répondre, et font un geste qui peut se traduire ainsi :

— C'est peut-être bien un peu pour tout cela que nos confrères ne veulent à aucun prix entendre parler de magnétisme ! »

Quoi qu'il en soit, je comprends l'énergie des oppositions en présence du magnétisme envahissant, car la révolution qu'il amènera doit porter plus haut et plus loin que l'exercice de la justice et de la médecine. Révolution toute pacifique et bienfaisante d'ailleurs, et profondément moralisatrice. Beaucoup, parmi ceux que le sentiment moral n'arrête pas, hésiteront à commettre des crimes, lorsqu'ils sauront qu'ils peuvent être contraints de les confesser, non plus à l'oreille du prêtre qui absout et pardonne, mais hautement et devant la justice qui punit.

Quel magnifique rôle à jouer, pour qui porterait dans la science cette audace qu'avait Danton dans la politique ! Avec de l'audace, MM. Mesnet et Mottet immortaliseraient leurs deux noms en avançant l'heure de cette révolution scientifique. Certes, c'est risquer une grosse partie, je le sais, et les résistances des médecins seront terribles.

Mais le retentissement prodigieux qu'a eu l'audience du 26 janvier ne leur indique-t-il pas assez que le public est prêt, attend, et que la presse elle-même leur accordera son puissant concours !

Il suffit, pour arriver au plus bruyant, au plus éclatant succès, d'adresser à l'Académie de médecine un mémoire bourré de faits indéniables, et de présenter en même temps quelques sujets (ils ne sont pas rares), qui, placés dans des conditions qui repoussent jusqu'au soupçon de supercherie, démontrent — *ipso facto* — que la volonté humaine est un dynamisme pouvant agir au dehors de celui qui l'exerce; qu'il se dégage de chacun de nous un fluide qui rayonne extérieurement, que

la volonté dirige ce fluide et produit des effets dont nous ne pouvons pas encore déterminer les limites.

L'Académie de médecine repoussera le mémoire par une fin de non-recevoir. Mais les journaux l'analyseront, en rendront compte, et le public indigné fera un tel tapage, que le triomphe n'en sera que plus assuré.

Eugène BONNEMÈRE.

*P. S.* — Je venais de terminer cet article, lorsque le hasard fit tomber sous mes yeux un numéro du *Courrier de Saumur*, du 16 février 1881, qui contenait l'extrait suivant :

On lit dans le *Journal d'Ille-et-Vilaine* :

« Un crime vient d'être découvert ici, dans des circonstances étranges.

« Une jeune fille, nommée Charpentier, était depuis quelques jours extrêmement malade. Le docteur qui la soignait la disait atteinte d'une fièvre typhoïde. Une tante de la jeune fille, alarmée, alla consulter une paysanne somnambule, à Vildé-Guingalan.

« — Votre nièce a eu un enfant; elle l'a caché dans la maison qu'elle habite, dit la somnambule.

« On chercha et on trouva, en effet, le cadavre d'un petit garçon enfermé dans une boîte et recouvert de paille.

« Il avait été étouffé par la fille Charpentier.

« Son frère, craignant d'être accusé de complicité, avertit la gendarmerie et le parquet. Mais la malheureuse fille n'a pu être interrogée : elle est morte hier, après quelques jours d'atroces souffrances. »

E. B.

### La Sibylle.

Le vénérable maître, M. le Baron du Potet, nous adresse de Nice une lettre pleine de sympathie, en son nom et en celui de Mme la baronne du Potet. En même temps, il nous envoie un article intitulée *la Sibylle* : « Quelque court qu'il soit, dit le baron, il offrira peut-être quelque intérêt aux amis lointains qui s'intéressent à moi et à la sainte cause que nous défendons. » Tout ce qui vient de M. du Potet est frappé au coin du bon sens, de la logique, de l'élévation des idées, de la noblesse des sentiments; nos lecteurs vont en juger :



LA SYBILLE,

Fatal présent du ciel,  
Science malheureuse,  
Qu'aux mortels curieux,  
Vous êtes dangereuse !  
Plût aux destins cruels  
Qui, pour moi sont ouverts,  
Que d'un voile éternel  
Mes yeux fussent couverts,

Ah ! si vous *m'en croyez*, ne m'interrogez pas. *Magnétisme, magnétisme tu vas bouleverser la terre!*

Et les fils de nos enfants verront les Esprits et les Dieux.

Ainsi, dans mes aspirations malsaines encore (car je descends de germes corrompus et ma vue troublée par les vices du temps présent, ne me représentait plus qu'un chaos de choses vulgaires et immondes), l'étincelle que Dieu a mise en moi m'a fait voir la lumière.

O regrets superflus ! je pouvais tout connaître : J'ai reculé d'un pas au moment même où le voile se levait. Je n'étais donc pas digne de l'initiation et d'une faveur insigne. Oui, la vérité complète me cherchait, un de ces attouchements m'avait atteint ; j'en ai craint le contact. *Buisson ardent, Étoile flamboyante*, je ne vous reverrai plus qu'à ma mort ! je pouvais voir les destinées des individus et des empires, les visions seront données aux cœurs courageux qui ne craindront point les Dieux.

Piaignez-moi d'avoir redouté la folie, car alors elle eût été sainte et sacrée, et je ne serai plus que l'homme de quelques-uns et non celui de tous.

BARON DU POTET.

---

**Pluie de pierres en tous pays.**

Les pluies de pierres sont un phénomène remarquable qui se présente à intervalles incertains dans tous les pays, sous des climats divers. En Orient elles sont fréquentes.

Un rapport officiel, venu des Indes néerlandaises, daté de 1831, relate que Van Kessinger, alors résidant à Reanger, eut dans sa maison située à Sumadan, une véritable pluie de pierres pendant seize jours. Le gouverneur général ad intérim, J. C. Baud, fit dresser un rapport, où se trouve parmi d'autres signatures,

Mars 1881.

celle du général major W. Michiels, alors lieutenant colonel, esprit positif, homme honnête, qui ne se laissa jamais duper ; or, le général, enfermé dans une chambre, à côté d'une petite fille qui semblait attirer les pierres, constata leur chute continue auprès de l'enfant qu'elles ne touchaient jamais, Voici le rapport textuel :

A son excellence, le gouverneur général ad intérim des Indes néerlandaises.

Le 4 février 1831, premier jour du mois de Java Naïs Poéassa, revenant d'une inspection, je vis un groupe de personnes autour de ma maison ; ma femme m'affirma que des pierres lancées par des forces invisibles tombaient dans notre chambre et la galerie intérieure ; je crus à une hallucination, à une méchanceté, et je me mis en colère ; entré chez moi et placé au milieu de la galerie intérieure, je vis les pierres tomber perpendiculairement, sortir du plafond pour ainsi dire, plafond dont les planches sont unies et solidement fixées, sans la moindre séparation, ce qui me prouva que des mains humaines ne les pouvaient apporter.

Je rassemblai, sous la garde de la police et sur une place ouverte de tous côtés, les personnes de ma maison et celles des maisons voisines ; je restai dans ma maison, seul avec ma femme, les portes et les fenêtres bien fermées et néanmoins les pierres volaient de tous côtés, nous fûmes obligés, le phénomène nettement constaté, d'ouvrir à nouveau portes et fenêtres. Ces apports de pierres, dont quelques-unes pesaient neuf livres, étaient portées au nombre de mille par jour environ, et cela a duré seize jours. Ma maison est en bois de djali, très sec et solide, les fenêtres pourvues d'un grillage serré, en bois, avec ouvertures de deux pouces. — La pluie de pierres commençait de cinq heures du matin à onze heures du soir, avec cette particularité qu'elles semblaient s'infléchir pour poursuivre une jeune fille javanaise.

Je clos ce récit, car le rapport deviendrait trop volumineux, et pour le confirmer, je donne les noms de personnes honnêtes et respectables, qui furent témoins des phénomènes, et sont prêtes à donner le serment si le gouvernement l'exige.

Michiels, lieutenant-colonel, aide-de-camp.

Ermanlinger, ex-inspecteur de la culture de café — etc., etc.

Ce rapport signé V Kessinger, et J. Van Smieten, est aux archives royales hollandaises.

Voici d'autres renseignements, tirés à bonne source. La

croissance aux phénomènes produits par les Esprits est générale dans l'Archipel indien, les Indigènes les ont nommés, Gendarola. Chez M. Kessinger, le cuisinier avait une petite fille qui était continuellement près de son père ; le 3 février 1831, l'enfant s'approcha de Mme Van Kessinger en lui montrant son Kabaai, tablier blanc indien sur lequel il y avait des empreintes rouges de Siri ; la dame, croyant à une malice des serviteurs, fit changer le Kabaai, mais en peu d'instants les empreintes le recouvraient ; il tombait, perpendiculairement, des pierres de la grosseur d'un œuf, aux pieds de cette dame qui envoya auprès du Régent, Radeen Adi, homme loyal qui se convainquit de la réalité des phénomènes, et qui, malgré toutes ses précautions à l'aide de la force armée, ne put éclairer le mystère des taches rouges et des apports de pierres.

Un prêtre indien exorcisa l'Esprit en se mettant sur une natte sur laquelle il posa la lampe. Au moment où il ouvrait son Koran, il reçut un soufflet, et lampes et Koran furent lancés de côtés opposés ; nulle main visible à constater, ce qui interloqua le prêtre. Mme Van Kessinger voulut passer la nuit chez le régent, avec la petite fille ; mais, dans cette demeure, la pluie de pierres recommença, la présence de la fillette suffisait pour cela.

C'est alors que cette histoire ayant fait du bruit, M. Michiels fut chargé officiellement de constater sa véracité ; il fit expulser les gens de la maison, placer des hommes de la police sur tous les arbres qui entouraient cette demeure, tendre la chambre où il se trouvait en une tente de linge blanc, et malgré ces précautions, il constata, que, seul avec la fillette, les empreintes rouges naissaient, que les pierres chaudes et mouillées, tombaient par cinq et six à la fois, à de très courts intervalles ; elles n'étaient visibles qu'à cinq ou six pieds du sol. Il vit tomber aussi un fruit de Papapaya, arraché à un arbre voisin de la maison, et très haut ; on voyait le jus couler de la déchirure faite à cet arbre. — Quelquefois, des chaises, des verres étaient mis en mouvement par une force invisible, ou une empreinte de main était faite sur une glace. — M. Michiels, après plusieurs jours d'expériences, fit un rapport qui est depuis aux archives ; le gouvernement offrit des sommes considérables à qui trouverait la cause de ce mystère, tout fut inutile.

Devenu général, M. Michiels parlait rarement des observations curieuses qu'il avait faites ; en 1877, à un grand dîner, invité à

relater ces merveilles, il voulut bien y consentir; le Général Van Gagern se moqua de lui, et une scène s'en suivit, après laquelle V. Gagern retira ses paroles imprudentes et légères.

Voici d'autres faits du même genre.

Dans la partie méridionale de Soehapoera, auprès de la place du même nom, vécut, en 1834, la famille Teisseire. — Le mari était français et inspecteur d'une fabrique gouvernementale d'indigo: cette famille était généralement aimée. — Dans l'année susdite il tomba, pendant qu'on dînait, quelques pierres sur la table ce qui se répéta pendant une quinzaine dans toutes les chambres de la maison; une fois ce furent des ossements de buffle, et, enfin, une tête entière de cet animal. Un autre jour M. Teisseire se trouvant dehors, sur un char tiré par des buffles, fut lapidé avec de la terre. Pas de créatures vivantes aux environs de même qu'à Sumadan, les objets tombaient perpendiculairement et ne touchaient personne.

Le régent de Soehapoera futur investigateur personnel de ce cas, se mit au lit, un soir qu'il voulait passer la nuit dans la maison; le lit fut secoué vigoureusement, et enfin, soulevé entièrement sous les yeux de son fils et de quelques serviteurs, en pleine lumière des lampes. Le Régent quitta la maison à l'instant même.

Ce qui, dans ces cas, fut assez remarquable, c'est que, après avoir marqué les pierres d'une croix ou d'une ligne, on les jetait dans le torrent Tjilandoog qui coulait près de la maison, à une profondeur de 150 pieds; en moins d'une minute, les pierres étaient rejetées encore pourvues des signes et mouillées par l'eau.

Le résident Ament, raconte un cas semblable. Il fit un voyage de service dans le district de Breanger, où, il était inspecteur de la culture de café. Il apprit qu'à Bandung, il y avait dans une petite maison un « Gendarola » et résolut de s'en convaincre. La maisonnette placée vis-à-vis de la demeure de l'assistant résident Nagel, à Bandung, était habitée par une vieille femme sundanaise.

M. Ament, en compagnie de l'assistant et du régent, mit la maisonnette sous la surveillance de la police, au dehors comme au dedans. La vieille femme fut invitée à rester dehors, et lorsque tout fut bien en règle, on s'y rendit à nouveau par un seul sentier étroit qui conduisait à la porte de la maisonnette; il n'y avait qu'une seule chambre. La femme sundanaise prit le devant, et fut

suivie par M. Ament, l'assistant résident et enfin, par le régent et sa suite ; la Sundanaise en franchissant le seuil, saisie par des mains invisibles et par les jambes, fut renversée et traînée autour de la chambre. — Elle criait au secours. Ici, l'on avait également tendu la chambre de linge blanc. — M. Ament en entrant, reçut une forte poignée de sable en pleine poitrine, ce qui le bouleversa tellement que, en 1870, il déclarait à Batavia qu'il ne voudrait jamais répéter l'épreuve. La cause de ce fait ne fut jamais découverte.

Quelques années plus tard, il y avait à Bandung des phénomènes analogues, pendant que M. Visscher Van Gaasbeck, y résidait en qualité d'assistant résident. Les régents javanais civilisés, ainsi que les chefs indigènes, assurent que ces faits se répètent assez souvent dans nos colonies, mais que, les Indiens en parlent rarement de peur d'être ridiculisés par les Néerlandais sceptiques.

En 1825, M. Mertins était gouverneur des îles Moluques. A Amboina, pendant son gouvernement, vers la fin du jour, dans le fort Victoria, une multitude de pierres tombaient. La forteresse était située dans une plaine découverte, et une esplanade très large la séparait des maisons voisines. Il fut impossible d'atteindre le fort avec des pierres jetées de ces maisons. La place fut environnée par des sentinelles, personne n'y fut admis ; la garnison fut appelée sous les armes dans l'intérieur du fort, et tout cela n'empêchait pas que, de tous côtés, des pierres et des morceaux de chaux, etc., volaient dans les rangs des soldats.

On les voyait arriver d'une petite distance, au-dessus du sol. Le phénomène se répéta plusieurs fois et jamais personne ne fut frappé, cela est resté un mystère.

Ce fait, fut généralement connu en Orient, — en 1842, il se répétait encore à Banda.

En Europe les pluies de pierres sont assez connues ; on se rappelle la rue du Bac (1858), la rue des Grès (1849), etc., en plein Paris. Je veux finir, en donnant quelques particularités sur un cas remarqué par moi-même, à la Haye, — en 1871 il y avait, dans la rue Van Hogendorp, la famille du capitaine O. E. K... qui habitait le second étage ; une chambre de derrière donnait sur d'autres maisons d'une rue voisine ; la famille était là depuis quelques semaines, lorsque, un après-midi, une pierre fut jetée sur la fenêtre, dans la susdite chambre. Le phénomène se répéta

pendant plusieurs jours, principalement entre deux et quatre heures de l'après-midi; il y fut jeté même des morceaux de briques, du charbon de terre, de la chaux, des fragments de pots et des excréments humains, quelquefois soigneusement enveloppés dans du papier. Je visitai la demeure en compagnie d'un investigateur positif, M. le chirurgien H. G. Becht, et la dame nous montrait un tas de projectiles. La chambre était littéralement ruinée. Les glaces, les fenêtres, les ornements, tout était en pièce. Les pierres venaient d'une telle force, que, les rideaux devant les fenêtres en étaient déchirés. Les projectiles venus d'une direction éloignée, dépassaient la hauteur des maisons environnantes. La police rechercha activement pendant plusieurs jours, mit des sergents de ville sur tous les toits et rien ne fut découvert qui puissent expliquer cette aventure. Les pierres passaient devant le visage des gardiens et se dirigeaient sur les fenêtres, ce fut tout ce qu'on pût constater.

Il vaudrait la peine de se faire une opinion sur les êtres qui causent ces pluies de pierres. Le font-ils pour s'amuser ! Etrange moyen. Pour se venger?.. L'uniformité du phénomène dans divers pays défend cette supposition. Existe-t-il d'autres êtres, comme l'admettent les Théosophes? Je voudrais connaître, lé-dessus l'opinion de vos lecteurs.

La Haye, Décembre 1880.

A. J. RIKO.

---

### Société académique: « Dieu, Christ, Charité »

Rio-Janeiro, ce 3 octobre 1880.

*Messieurs et confrères de la Revue spirite.* — Nous avons l'honneur de vous faire part de la fondation de notre société spirite, et prenons la liberté de vous envoyer quelques exemplaires de nos statuts, en vous priant de vouloir bien les accepter et de les partager avec les sociétés qui sont en rapport avec vous.

Comme vous le verrez, nous voulons créer et soutenir, à Rio, l'académie des sciences spirite dont nous parlons dans les dits statuts,

Nous vous adressons cette lettre-ci, permettez-nous de vous le dire, parce que, en pleine séance, nous avons pensé à vous, au moment où nous demandions au maître Allan Kardec de venir recevoir nos salutations; il se présenta, un médium voyant nous le disait, couronné de fleurs par un esprit lumineux, au moment, où, après le panegyrique

fait par l'ingénieur Siqueira Dias, j'invitais l'avocat Cardozo de Menezes à exécuter au piano, et en l'improvisant, un hymne au Maître, attendu qu'il s'agissait d'une séance commémorative du premier anniversaire de notre société, installée le jour de la naissance du fondateur de la doctrine spirite.

Cette année, dans le but de rendre s'il est possible, chaque fois plus mémorable ce jour vénéré des spirites, nous avons installé une bibliothèque qui sera ouverte tous les jours sans exception, depuis le matin jusqu'au soir.

Nous vous prions, messieurs, de vouloir bien faire part de notre lettre à madame veuve Allan Kardec, et lui présenter nos compliments sincères et respectueux.

Agréez, messieurs et confrères, nos salutations empressées et affectueuses.

*Pour la direction : D<sup>r</sup> A. PINHEIRO GUEDES, président.*

La Société académique, siège à la Praça d'Acclamação, n. 54, résidence du Directeur : Carlos J. de L. e Cirne.

---

### APPEL A QUI CHERCHE L'ART DE GUÉRIR.

Dans le but de fonder une œuvre de progrès médical, nous avons l'honneur de vous informer que nous faisons un appel à tous ceux qui s'intéressent réellement aux progrès de l'art de *guérir*, et si nous sommes assez heureux pour que l'œuvre dont nous allons essayer d'exposer les principes aussi brièvement que possible, rencontre votre approbation, veuillez nous adresser votre adhésion.

Il est évident que la nécessité d'une réforme dans l'art de guérir se fait de plus en plus sentir à tous les esprits exempts de parti pris.

Cependant, bien téméraire serait celui qui croirait opérer seul une telle réforme, attendu qu'une œuvre de cette nature, intéressant la société tout entière, ne peut s'accomplir qu'à condition que chacun y apporte son concours.

Et pourvu que cette œuvre soit entreprise d'une manière consciencieuse et éclairée, quel est celui qui pourrait lui refuser son appui ? Les plus chers intérêts de l'homme ne sont-ils pas liés à la médecine, puisque cette science a pour but la conservation de la santé, et que la santé est le premier des biens, celui sans lequel il est impossible de jouir d'aucun autre sur la terre ?

La médecine est donc sans contredit la plus importante des sciences. C'est pourquoi l'infériorité de la médecine officielle n'en est que plus à déplorer, infériorité devenue si manifeste que les plus célèbres médecins eux-mêmes ne sauraient la désavouer. Il y a à peine quelques années, que, entre autres, M. Claude Bernard, docteur en médecine et le plus renommé des physiologistes contemporains, a dit à ce sujet devant ses auditeurs du collège de France : « Aujourd'hui, après vingt-  
« trois siècles de pratique et d'enseignement, la science médicale en  
« est à se demander si réellement elle existe. »

On doit, selon nous, attribuer cette infériorité de la médecine aux causes suivantes :

1° De ce que la médecine officielle ne possède ni base ni doctrine, ainsi que nous l'avons dit en peu de mots dans une petite brochure récemment publiée (1) ;

2° De ce qu'elle n'emploie des agents que relativement thérapeutiques ;

3° De ce qu'enfin l'organisation du corps médical ne sait pas allier les intérêts personnels de ses membres aux intérêts humanitaires que la médecine a pour mission de sauvegarder.

Nous allons donc essayer d'indiquer quelle est, telle que nous le comprenons, la base sur laquelle la médecine peut s'appuyer ; quel doit être l'agent principal de la thérapeutique, *agent qui fait complètement défaut à la médecine officielle* ; quelle est enfin la voie à suivre pour rattacher inévitablement l'intérêt des médecins à ceux de l'humanité.

D'abord, la médecine ayant pour but la conservation de la santé, pourquoi ne pas en rechercher les bases d'après les grandes lois naturelles qui président à la santé.

*Or, la santé est le résultat du fonctionnement régulier de nos organes.*

Donc ce sont les lois naturelles qui régissent ce fonctionnement, et qui peuvent seules servir de base à la médecine...

Puis, il a été reconnu de tout temps que la loi naturelle de guérison que Dieu a placée au sein de l'organisme humain se manifeste par une force qu'on nomme « *la puissance médicatrice de la nature*, » puissance qui repose elle-même sur l'ensemble des propriétés vitales de nos tissus et de nos humeurs.

(1) *Les progrès les plus essentiels à réaliser pour le bonheur de l'homme.*  
— Brochure que nous tenons franco à la disposition de ceux qui en feront la demande à Marseille.



Or, il est démontré d'une manière incontestable, que le fluide magnétique possède ces mêmes propriétés vitales.

Donc, introduit dans un système malade, le fluide magnétique vient inévitablement renforcer la loi naturelle de guérison.

Ce qui prouve que le magnétisme est bien cet agent universellement thérapeutique qui fait défaut à la médecine officielle, et qu'il est, en raison de sa nature même, la clef de la thérapeutique et la pierre angulaire de l'art de guérir.

Enfin, le magnétisme est appelé aussi par sa philosophie spiritualiste à transformer l'organisation du corps médical, en faisant ressortir la mission toute humanitaire qui doit être un des principaux attributs de la médecine.

Démontrer par la pratique plus encore que par la théorie ces vérités on ne peut plus évidentes pour nous et déjà admises d'un grand nombre, tel est le but que nous nous proposons.

L'œuvre pour laquelle nous sollicitons une attention toute particulière consiste à fonder un *Institut magnético-thérapeutique*, destiné par son organisation autant que par ses moyens curatifs à mettre en pratique les principes que nous venons d'énumérer, et qui peuvent se résumer ainsi :

Que les lois de notre être contiennent les seules bases de la médecine.

Que le magnétisme doit être l'agent principal de la thérapeutique.

Que l'exercice de la médecine ne doit avoir d'autre but que l'intérêt de l'humanité.

Et c'est comme conséquence de ces principes que l'*Institut* devra soutenir et propager les enseignements suivants :

Faire connaître à chacun les lois de l'organisme et les moyens de les observer afin de prévenir ainsi un grand nombre de maladies : la maladie et la souffrance n'existant en général, en dehors des causes accidentelles, que, de ce que la science de la vie et des lois imprescriptibles de l'organisme sont complétement ignorées de la plupart du genre humain.

Traiter, autant que possible, les affections morbides dès leur début afin de pouvoir utiliser, au profit de la guérison, les tendances naturelles et puissantes des fonctions organiques à revenir à leur état normal.

N'employer, dans le traitement des maladies, que des moyens curatifs en complète harmonie avec les enseignements de la physiologie et en exclure aussi l'emploi des médicaments toxiques, c'est-à-dire

n'employer, autant que possible, que des substances rationnelles provenant des plantes salubres et des minéraux dont les éléments rentrent dans la compositions de nos tissus.

Nous sommes convaincus que si les principes que nous venons d'énumérer pouvaient être appliqués d'une manière étendue, ils devraient inévitablement ouvrir la voie d'une notable amélioration dans l'art de guérir ; et nous croyons même que de cette manière seulement, le problème médical peut être résolu, autant que le permettent les obstacles que toute œuvre de perfectionnement rencontre toujours dans ce monde. De sorte que, au lieu de tourner sans cesse dans un cercle fatal, où tant d'études, de veilles et de génie sont dépensés pour n'obtenir que d'aussi faibles résultats, chaque jour sera pour la médecine un pas de plus vers l'accomplissement de sa mission.

On comprend que par la fondation d'un tel Institut, il ne peut être question que d'une œuvre de progrès médical dégagée de tout intérêt personnel. L'administration même de l'Institut en fournira la preuve en ce que *tous les bénéfiques* devront être acquis à l'œuvre pour être employés à en propager les principes.

*Puis, tous ceux qui feront partie de l'Institut devront se consacrer entièrement à l'exercice de l'art de guérir et se contenter des appointements suffisant au strict nécessaires, y compris une retraite déterminée d'après les Statuts de l'Institut.*

Le caractère distinctif de l'œuvre que nous nous proposons étant le dévouement à la cause du progrès médical, ainsi que l'application du magnétisme comme agent principal de la thérapeutique, nous n'avons pas hésité à prendre l'initiative d'une telle cause, possédant d'abord la faculté de guérir par le magnétisme, ainsi que cela a été prouvé par les nombreuses guérisons que nous avons déjà obtenues ; quant à notre dévouement au progrès de l'art de guérir il ne peut être révoqué en doute en ce que, dès le début de notre carrière, et aussi longtemps que cela nous a été possible, nous avons traité gratuitement tous nos malades, aussi bien les riches que les pauvres, ainsi que cela a été constaté par un rapport officiel fait en 1872 et par une protestation contre nos adversaires signée par plus de deux mille personnes à l'époque où nous avons quitté le Roucas-Blanc.

Lorsque les adhésions que nous avons l'honneur de solliciter auront atteint un nombre suffisant, *une souscription par actions* pour la fondation de l'Institut aura lieu sous la direction d'un comité agréé ou choisi par les adhérents eux-mêmes, et ce comité sera

chargé en même temps d'exercer un droit de contrôle sur les livres de comptabilité de l'Institut.

Les actions seront de cent francs chacune, et garanties par les immeubles de l'Institut et par son matériel. Elles porteront un intérêt de 50/0 à dater du jour de la souscription, et de plus, un intérêt de 100/0 en bons de traitement sur la caisse de l'*Institut* lors de son ouverture.

Le 1<sup>er</sup> Juillet et le 1<sup>er</sup> Janvier de chaque année, il y aura un certain nombre d'actions remboursables par tirage au sort. Ce nombre sera déterminé d'après les bénéfices de l'Institut.

A l'ouverture de l'Institut, chaque actionnaire en recevra le règlement et les statuts.

Dans ce siècle où l'on a si souvent pu trouver de puissants auxiliaires pour des œuvres futiles ou mêmes nuisibles à la société, nous ne doutons pas que cet appel puisse être entendu en faveur d'une cause destinée à rendre de si importants services à l'humanité, car nous espérons avec l'aide de tous et par une persévérance soutenue faire de cette œuvre le vrai sanctuaire de la santé, afin que, joignant à toutes les ressources que fournit la science tout le dévouement que donne l'amour de l'humanité, on élève, au service de la société même, le grand art de guérir au plus haut degré de perfection.

Recevez, Monsieur, avec mes salutations, l'assurance de mon entier dévouement à la cause dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir.

Daniel STRONG, *Docteur américain.*

Les adhésions peuvent nous être adressées, rue Paradis, 332, Marseille.

M. Daniel Strong s'adjoit M. le docteur Rougier-Grangeneu ve jeune médecin très connu et apprécié des spirites de Bordeaux; ensemble ils vont ouvrir à Marseille ce *grand Institut* thérapeutique dont tous les bénéfices seront consacrés sous le contrôle d'un comité d'hommes honorablement connus à Marseille, et convaincus des principes de la philosophie magnétique spirite, à la propagation des principes de l'Institut. La Faculté de l'Institut ne pourra être composée que de *médecins* pratiquant et acceptant entièrement les principes de l'Institut, ainsi que de magnétiseurs et de guérisseurs, qui auront été honorablement connus dans le monde magnétique pendant un espace de *douze années* au moins, avant leur admission, avec titre de membre de la Faculté. Selon la prospérité de l'œuvre, tous les ans l'Institut adoptera un jeune homme, ou un enfant orphelin, dont l'é-

ducation *médicale* sera faite aux frais de l'œuvre, et dans les conditions qui peuvent être en harmonie avec les bénéfices de l'Institut consacrés à cet effet.

### Idées hindoues sur les morts.

Comme les occidentaux, les Hindous tiennent la mort pour la simple et définitive séparation de la forme corporelle d'avec la *Jiva*, élément qui l'anime. Mais ils diffèrent au delà.

Les Hindous admettent que quelques âmes humaines désincarnées peuvent exister assez longtemps à l'état d'errance, mais elles sont en petit nombre; ce sont celles qui durant leur incarnation terrestre ont mené une vie sensuelle, et l'ont vue interrompue en pleine intensité de leurs désirs charnels. Ces âmes restent attachées à la terre et sont dites *Pishachas*. Ce sont les *Elémentaires* décrits dans l'*Isis unveiled*, âmes humaines grossières, dépravées, qui après la mort du corps sont liées à la terre par leur manque de spiritualité et la prédominance de leurs basses natures, les seuls êtres humains désincarnés avec lesquels les vivants pourraient entrer constamment en communication. Mais ces *pishachas* même ne sont pas considérés comme éternels, ni leur état comme désirable.

En ce qui concerne la majorité des âmes humaines, il est admis dans l'Inde que, selon les pensées et les actes perpétrés pendant la vie terrestre, elles vont soit plus haut, dans de meilleurs mondes, se fondant avec *Brahma Loka*, par l'*Archiradi marga*, soit dans des mondes inférieurs par le *Yama marga*.

Les Hindous croient fermement en outre, que la purification, la progression de l'âme humaine après la mort s'effectuent par le retour sur la terre des autres mondes où elle va, c'est-à-dire par la réincarnation ou transmigration. Chaque réincarnation nouvelle est motivée, en son genre, par l'existence qui l'a précédée : les âmes justes ayant de plus hautes destinées, les déshonnêtes de plus basses. Le vrai *Yogi* toutefois, se purifie tellement sur terre même qu'à la mort il va droit au *Brahma Loka*, d'où il ne revient pas, où il reste jusqu'à ce que la *Pralaya* prochaine, dissolution de l'univers visible, complète son émancipation de tout élément terrestre et le transporte dans le *Moksha* ou éternelle félicité.

L'état élevé d'*Archiradi marga* est considéré comme une élévation progressive à une meilleure existence; celui de *Yama marga*, au contraire, comme plus mauvais que l'existence corporelle terrestre.

L'état de *Pishacha Yoni*, lui, est bien pire ! les Hindous le tien-

(1) Par le terme *Hindou*, les écrits théosophiques n'entendent pas désigner l'habitant actuel, le natif quelconque de l'Inde anglaise ou de l'ancien Hindoustan, mais le philosophe éclairé, antique ou moderne, plus spécialement partisan de l'école védique par opposition à l'école bouddhique.

ment pour le plus horrible et le plus digne de pitié qui puisse advenir à l'âme humaine. La raison en est que cet état résulte de la prédominance des bas instincts au moment de la séparation, que les aspirations aux jouissances sensuelles y sont très développées, mais qu'il y manque — par l'absence du corps — le moyen de les satisfaire, et enfin que l'âme n'y peut jamais progresser ni atteindre une existence meilleure. Ne pouvant satisfaire ses appétits matériels, elle y est constamment tourmentée par la soif de ces appétences, soif qu'elle ne peut en apparence éteindre que par délégation, en entrant dans le corps physique d'un vivant, ou en absorbant les essences subtiles des libations ou des offrandes faites en son nom. Tout Élémentaire, cependant, n'est pas apte à entrer dans le corps d'un vivant, et aucun ne peut subjuguier le corps d'un juste ou d'un adepte.

Peu d'esprits désincarnés ont le pouvoir de se manifester physiquement sur la terre. Il leur faut, pour cela une grande force, et l'on croit que ce ne sont guère que ceux qui de leur vivant se sont déjà adonnés au culte et au commerce des *élémentaires*, ou à l'étude et à la pratique des *mantras*, c'est-à-dire des charmes qui régissent les êtres plus inférieurs encore, les *élémentals* de l'*Isis unveiled*.

Les rites hindous ont des cérémonies durant onze jours après le décès dont le but est d'empêcher l'âme du défunt de devenir Pishacha. Chacun les accomplit. Le chef d'état en remplissait l'obligation pour ceux qui n'avaient plus de familles, et si la chose est réalisée quand même, si le défunt est pishacha, les hindous ont encore des cérémonies, *Pishacha mochani*, tendant à délivrer de cet état et à obtenir de faire prendre un corps physique en rapport avec ses mérites. La transmigration de l'âme humaine dans un état intérieur, bête, reptile, insecte, est réputée préférable à l'état de pishacha, parce qu'au moins on y a un corps pour jouir, et que le stage en est limité, de sorte que l'âme peut ensuite s'élever à de meilleurs états,

Les hindous regardent la forme humaine comme le but le plus élevé des séries de transmigrations parce que là, seulement, l'âme peut connaître le fin mot de sa nature et atteindre par suite la plus grande félicité. Ils apprécient même moins l'existence dans des mondes meilleurs sous prétexte que, bien que les facultés intérieures y soient plus considérables, nulle part ailleurs que sur la terre, le *Brahma loka* excepté, l'âme ne peut atteindre un aussi grand développement, parvenir à la connaissance de sa propre nature et atteindre par suite l'émancipation finale.

Les hindous n'encouragent donc pas l'exercice de la médiumnité. Les obsessions y sont tenues pour un malheur dont on cherche à se débarrasser. Mais ils font au contraire grand cas du *Yogisme*.

Par le fait des pouvoirs qu'il a acquis, le Yogi peut séparer son *Kama rupa*, âme astrale de son corps physique, entrer dans le corps d'un autre et le diriger temporairement, devenir omniscient, entrer en communication avec les Esprits élevés des autres mondes, atteindre, en un mot, des pouvoirs qui paraissent miraculeux au commun des hommes alors que le connaisseur, ou savant ésotérique, n'y voit que la réalisation de l'intime relation

entre le microcosme et le macrocosme, et l'incomparable pouvoir possible de l'âme humaine sur l'univers matériel.

Traduit du *Theosophist*, par D. A. C.

Observation. — Cet article important — puisqu'il a pour but d'établir l'un des termes de la question pendante entre les orientaux et les occidentaux et que les principaux Théosophistes actuels pensent à peu près comme les orientaux — est dû, à la plume de Bao Bahadur J. S. Gadgil, lettré hindou, qui s'est fait, dans le *Theosophist*, le champion des idées hindoues, en ces matières surtout. Nous l'avons avec scrupule traduit littéralement. Peut être, en dehors même de toute appréciation, ne paraîtra-t-il pas suffisamment explicite. C'est tout ce que nous avons trouvé pour le moment.

D. A. C.

### Sur les Rosicruans.

Ce sont les membres d'une Société très-ancienne qui bien qu'amoindrie subsiste encore aujourd'hui. C'étaient, en quelque sorte, les devanciers des Théosophistes actuels. Comme ces derniers, ils se vouaient à l'étude de la science ésotérique et au bonheur de l'humanité. Les persécutions ne leur firent pas défaut et les obligèrent à demeurer constitués à l'état de société secrète.

Le fondateur de la société est un nommé Christian Rosenkreuz qui, après avoir rapporté de l'Orient les principes de la Théosophie, réunit les huit premiers membres, en 1484, et leur imposa de ne divulguer leur association qu'après cent vingt années d'exercice. Aussi, en 1604, parut-il pour la première fois, un appel au public. Il n'y fut pas répondu, les puissances de l'époque s'y opposaient. L'association continua, en conséquence, à se recruter en secret, et c'est en vain que Descartes chercha à se renseigner sur son compte.

Les notions occultes qu'ils se transmettaient se reliaient aux doctrines de la vieille religion de Mithra, reliquat des rites orientaux les plus antiques, à celles des Gnostiques et de leurs partisans les Albigeois — si bien traités par nos rois ! — à celles des Alchimistes, enfin, dont les secrets, revêtus du voile symbolique, étaient tout simplement de l'ordre ésotérique.

Les Rosicruans étaient absolument chastes et modérés de désirs. Ils ne s'occupaient pas de politique, mais ils tendaient à élargir le domaine de l'esprit humain, c'est pourquoi les dominateurs des peu-

ples, partisans des ténèbres, les tenaient en mince affection. Il y a encore quelques Rosicruans, ils se connaissent entr'eux, le monde les ignore.

Tiré du *Theosophist*, par D. A. C.

---

### Transport de meubles, chez Marguerite Bitch.

L'inspecteur de la maison des enfants trouvés de Saint-Petersbourg fit parvenir au commissaire du deuxième arrondissement du district de cette ville, la déclaration de la veuve Marguerite Bitch, affirmant que, depuis l'arrivée chez elle, de Pélagie Nicolaëff, pupille de la maison des enfants trouvés, il y a dans son domicile des phénomènes surnaturels (lisez médianimiques). Ainsi du 3 au 19 novembre, les ustensiles de ménage s'enlevaient de leur place, volaient sur Pélagie Nicolaëff et sur son amie Vera Jacowleff, sans leur faire du mal. Des bruits étranges se faisaient entendre à tout moment et les escabeaux, sur lesquels dormaient ces jeunes filles, se soulevaient du plancher.

Le 19 novembre, quinze personnes s'assemblèrent dans la maison de Marguerite Bitch pour être témoins des faits. Une force inconnue leur arracha à tous leurs chapeaux.

Marguerite s'adressa à un prêtre, l'invitant à venir faire des prières dans sa maison.

Rien de surnaturel n'arriva pendant l'action dite sacrée, mais, le prêtre parti, les phénomènes recommencèrent aussitôt.

A la fin, Marguerite s'adressa à l'inspecteur des Enfants trouvés, qui, à son tour, remit sa déclaration au commissaire du deuxième arrondissement. Ce dernier fit une enquête; tous les témoins affirmèrent, unanimement, qu'ils avaient été témoins oculaires de phénomènes surnaturels dans la maison de Marguerite, au temps du séjour de Pélagie.

En rapportant ce cas, rappelons, entre parenthèses, que dans la petite Russie, ces faits sont tout à fait ordinaires; ils se présentent tous les jours et ils sont attribués à un esprit familier.

Tiré du journal *Novoë Vremia*, (nouveau Temps, du 30 novembre/ 12 décembre 1880).

Mme MALM.

---

### Détracteurs du spiritisme aux États-Unis

Cher monsieur Leymarie. Nous avons en ce moment, à New-York, une discussion de petite importance au sujet du spiritisme. Le *New-York Herald*, qui dispute au *Times* de Londres, son tirage énorme et sa richesse, a publié ces jours-ci, un petit article humoristique, plein de raillerie au sujet de la musique des Esprits ; il faut le dire, parmi les ennemis qui s'évertuent à critiquer le spiritisme, le *New-York Herald*, se distingue particulièrement car dans toutes les occasions il lui fait l'honneur de son inimitié.

Son article donnait la preuve des fraudes qui existent parfois dans les manifestations musicales des Esprits (fraudes réelles malheureusement), finalement il nous traite tous d'*Idiots* ou d'attrape-sous.

Les croyants au spiritisme, les *Idiots* qui forment un chiffre très-respectable à New-York, se sont rebiffés devant ce traitement ; divers journaux ont prêté leurs colonnes, et leurs réponses pour être faites par des idiots n'étaient pas trop mal tournées : En voici une :

Affectueusement.

E. PENABLE ET B. GUTTIN.

New-York, 20 janvier 1881.

A l'éditeur du *New-York Herald*. — Nous trouvons un peu d'extravagance et de frivolité, chez les meilleurs des hommes, c'est une vérité incontestable généralement acceptée ; probablement, tout New-York a lu, avec plaisir, les longues colonnes pleines de badinages, auxquelles vous avez donné ce titre : « *Ghostly Music.* » *Musique de Fantômes.*

Comme simple plaisanterie, l'article est joliment tourné ; si votre dessein est de lui donner plus d'importance, de lui faire représenter ce qui, *réellement arrive*, ce qui est reconnu par des personnes éclairées de la ville de New-York, par les intelligents qui se donnent la peine d'approfondir toutes choses avec honnêteté, cela est mal, et nous voulons croire que vous avez écrit votre factum de bonne foi, que vous tolérerez en toute justice que le côté sérieux de la question vous soit présenté.

Si vous jetez ma lettre au panier, vous ferez grand tort à votre réputation d'impartialité littéraire.

J'affirme, en opposition à vos plaisanteries spirituelles, que les chants entendus aux séances, avec le désir de bien connaître leur caractère réel, m'ont toujours paru égaux en valeur à ceux des églises



en général ; bien souvent ils ont une plénitude, une harmonie supérieure aux hymnes sacrées. — J'ai connu des dames, des messieurs, *qui n'avaient aucune notion de musique* et qui, sous l'inspiration spirituelle, ont joué du piano et chanté avec un art que Rubenstein ou *Jenny Lind* n'eussent pu surpasser. J'ai été, en outre, étrangement intrigué comme investigateur conscient et au point de vue scientifique, de les entendre chanter dans une langue qui leur était inconnue.

Et ceci est un fait : les travaux des grands musiciens, des grands poètes, ne sont que le résultat direct de leurs inspirations inattendues, non terrestres.

Mozart, Milton, Shakespeare, les plus belles œuvres de l'Esprit humain, les harmonies, les écrits, les paroles éloquentes, enfin tout ce qui est immortel, provient de l'inspiration supérieure des sphères de l'immortalité.

D'où sortent, je vous le demande, ces génies qui, semblables à des éclairs illuminent notre race ? Tous ces grands philosophes, tels que *Socrate, Platon*, de nos jours *Franklin*, des penseurs semblables à *Bacon, à Shakespeare* ? de grand révolutionnaires dans les sciences, tels que *Newton, Sauvage, Fulton, Morse*, des héroïnes sublimes telles que *Jeanne d'Arc* ? D'où sortent ces lumières de notre histoire humaine, tous ces inspirés qui par leur avancement intellectuel ont mérité de recevoir l'inspiration céleste ?

Vous moquer du spiritisme, c'est votre droit de bel esprit ; mais si vous entendiez les merveilleuses mélodies de Jesse Sheppard, vous n'oseriez plus rallier *Ghostly Music*, ni l'influence spirituelle, car ce Josse Sheppard, jeune homme d'une éducation bien limitée, déclame aussi en parlant la langue des Shakespeare, des Bacon, dans un style digne de ces auteurs ; avec une aisance égale, il cause couramment en hébreu du prophète Jérémie ; en chinois de Confucius ; vous constateriez, avec des savants linguistes, qui connaissent l'hébreu, le chinois, que ces lettrés reconnaissent en cet illettré le don rare de posséder ces langues et de le prouver en style parfait et élégant : vous seriez moins léger dans vos jugements, vous traiteriez du spiritualisme sans être impertinent et banal au possible.

Lorsque des hommes tels que Webster, Clay ou Lincoln reviennent, ce n'est point pour jouer de la guitare ou de l'accordéon, mais pour parler sur des choses importantes, d'une manière digne de leur caractère élevé.

Laissez-moi protester ici, contre l'erreur presque générale que,

les messages donnés par un médium sont nécessairement le langage des Esprits.

Quand un médium parle, quelles preuves pouvons-nous avoir de sa sincérité? Je dis, très-peu ou point, excepté si les discours qu'il prononce, si les écrits qu'il nous donne, sont au-dessus de sa capacité naturelle, si les enseignements philosophiques et moraux qu'il nous a transmis ne peuvent émaner de son savoir limité; alors, il n'y a plus à douter de sa médiumnité.

Souvent l'influence spirituelle existe, mais la phraséologie et l'expression sont personnelles et proviennent du médium. Tous les spirites éclairés comprennent ces faits.

Dans la classe supérieure des médiumnités, lorsque le médium a une intelligence bien développée, nous recevons des communications qui prouvent leur caractère et leur origine supérieure; ces communications sont faites parfois dans un langage inconnu au médium et aux personnes présentes; lorsqu'un interprète nous transcrit ces paroles, nous trouvons toujours un enseignement important dans ces manifestations.

Vous ne douteriez pas, si vous assistiez à une suite de séances de Phillip ou de Slade, si vous receviez comme critérium et en plein jour, dans votre propre habitation, des messages de source spirituelle, quelquefois de personnes bien chères auxquelles vous ne pensiez pas, que ces messages soient écrits sur une ardoise *apportée par vous, tenue par vous, sur votre poitrine*, ou bien sur un papier pris dans votre bureau et duquel vous n'ôteriez pas les yeux. Je vous le demande, dans ce cas, pourriez-vous douter, Monsieur? Avant de critiquer, veuillez expérimenter longtemps, avec prudence, sagesse, réflexion, en véritable scientifique, et après, vous vous prononcerez en connaissance de cause.

Dans votre journal, tout-puissant à New-York, vous aimez à apostropher qui se mêle de choses que l'on ne connaît pas; souvent vous avez appelé légers et ignorants, des hommes qui ont répondu à vos attaques injustes par des faits qui ont servi le progrès aux États-Unis; au censeur qui a nom *New-York Herald*, des milliers de lecteurs disent aujourd'hui: tu parles à ton tour comme un ignorant, un journal léger, sur un sujet que tu n'as pas étudié, que tu ne connais pas; et comme le geai qui veut se parer des plumes du paon, tu mérites... le : *In propriâ pelle quiesce*; si tu persistes, tu auras du *Margaritas ante porcos*.

JUSTICE.

### Prescience Magnétique

En 1879, à Paris, Madame de B., servie par une domestique âgée de 20 à 24 ans, ne trouvant point dans la médecine ordinaire d'amélioration à son triste état de santé, fit venir chez elle un magnétiseur, M. Henri Le Roy.

A sa première visite, M. Le Roy s'aperçut que la domestique, bien qu'elle fût dans la cuisine, hors de la chambre de Mme de B. s'était endormie du sommeil magnétique aux passes qu'il avait faites sur sa maîtresse. Se trouvant ainsi en présence d'un sujet très sensible, M. Le Roy le mit en rapport avec Mme de B. C'était à peine fait que la fille s'écria : — Oh ! la pauvre dame, elle est perdue, elle en mourra !...

Ne voulant pas impressionner Mme de B. qui était présente, M. Le Roy se hâta d'interrompre le sujet en lui disant :

— Voyez votre propre état de santé,

La domestique parut alors plus effrayée encore.

— Que vois-je s'écria-t-elle, un accident, un lit, l'hôpital de la Charité, des médecins, des couteaux, du sang.... Dieu sauvez-moi....

Et elle tomba en convulsions.

Le magnétiseur la dégagea. Elle s'éveilla ne se rappelant de rien. On se garda bien de l'instruire davantage.

Quelques mois après Mme de B. mourait. En débarrassant l'appartement de sa maîtresse défunte, en voulant soulever son lit, travail qu'elle avait cependant exécuté plusieurs fois déjà, la domestique dans un faux effort, se fit une lésion interne et dut être transportée à l'hôpital de la Charité. Elle y demeura trois mois, entre la vie et la mort, et fut soumise à plus d'une opération douloureuse.

Elle s'en remit pourtant.

Comment expliquer, non pas l'annonce de la fin prochaine de Mme de B. — Le sujet magnétique pouvait voir les organes affaiblis de la malade. — mais la prévision presque détaillée d'un accident que rien — il semble — ne laissait présager?...

(Tiré du *Theosophist*, par D. A. C.)

### L'homme transitif ou espèce de créatures éteintes.

(Extrait et traduit d'une communication médianimique intitulée : *l'Ame de l'homme dans son passé et dans son avenir*, obtenu par feu le Médium W. N. Rose, architecte et savant néerlandais très distingué).

Nous sommes arrivés maintenant aux limites du règne animal et nous devons passer à la période comprise entre l'animal et l'homme ; bien que nous ne puissions en donner une description complète, nous ne pouvons nous dispenser d'en faire une esquisse rapide. Cette communication est nécessaire parce que les créatures de cette espèce bien qu'elles aient vécu sur la terre, se sont déjà éteintes avant les temps historiques, ou pour mieux nous exprimer elles ont été extirpées par les hommes qui vivaient alors.

Les hommes contemporains de ces créatures, lesquelles n'étaient plus des *animaux*, mais qu'on ne pouvait pas encore appeler des *hommes*, étaient eux-mêmes peu avancés et pas plus civilisés que les sauvages décrits par les voyageurs. Ils désignaient ces hommes transitifs du nom d'*Agénères* ou de démons des forêts ; les anciens Germains leur donnaient le nom de Wrangas. Ils vivaient dans les forêts de l'Europe et de l'Asie ; de grande taille et d'une constitution robuste, ayant presque tout le corps couvert de poils, ils allaient à peu près nus. Ils étaient toujours en guerre avec les hommes, et, fréquemment entre eux. Leurs armes se composaient de lourdes masses et de pierres ; ils vivaient dans des cavernes et de misérables cabanes, par petits groupes qui changeaient souvent de campement. De véritables liens de famille n'existaient pas chez ces hordes, de sorte que la plupart d'entre eux ne connaissaient pas de parents ; interrogés là-dessus par les hommes, ils se tiraient d'affaire en disant qu'ils n'en avaient point ; c'est de là sans doute que leur vint la qualification d'Agénères (qui ne sont pas engendrés). C'étaient des voisins très-importuns ; ils massacraient les hommes et faisaient violence aux femmes ; leur but perpétuel était de voler du bétail et des effets, et le massacre était leur seul moyen de parvenir à leur but. Malheureusement le besoin ne les poussait que trop souvent à ce brigandage, car ils avaient appris par les hommes la jouissance des agréments de la vie, mais non les moyens de se les procurer : ainsi, ils savaient bien entretenir le feu avec du bois,

mais ils ne savaient pas l'allumer; ils connaissaient l'usage de la poterie et de la vaisselle de terre, mais ils en ignoraient la fabrication. Lorsque ces choses venaient à leur manquer, ils se réunissaient en grand nombre et marchaient ordinairement pendant la nuit pour surprendre les hommes, qui, le plus souvent devenaient leurs victimes. Ceux-ci avaient de meilleures armes, des lances, des javelots, des frondes et des flèches, mais leurs adversaires étaient beaucoup plus forts et surtout beaucoup plus nombreux. Cela retarda longtemps l'extension de la population humaine.

Mais au fur et à mesure que l'homme avançait, il trouvait aussi d'autres moyens de défense, inventait de nouvelles ruses, et persévérait dans une guerre sans relâche, où tous les moyens étaient bons pour détruire les Wrangas. Les hommes profitaient surtout des guerres que les Wrangas se faisaient entre eux; ils se liguèrent alors avec un des partis, et remportaient fréquemment par cette alliance la victoire dans la bataille, laquelle se livrait de la manière la plus atroce.

Il n'était pas rare que les Wrangas se nourrissent de chair humaine. Cela arrivait aussi aux hommes de cette époque, mais pas si fréquemment; de sorte qu'il était d'usage qu'un massacre affreux fût suivi d'un régal abominable. Déjà dans les temps les plus reculés, l'homme était parvenu à préparer des boissons enivrantes; le Wrangas ignorait cet art, mais il était follement épris de ses produits, ce qui devint une nouvelle tentation de voler et de piller; et lorsqu'à un régal il pouvait s'en donner à cœur joie, il finissait toujours par s'enivrer complètement. Les Wrangas ne se doutaient pas que les hommes les épiaient et n'attendaient que le moment propice pour les surprendre; ils étaient à peine engourdis par le sommeil, que des hommes sortaient de leur retraite et les massacraient sans pitié; de cette façon ils furent égorgés par milliers. Tout cela fit fortement diminuer leur nombre, et à la fin ils furent entièrement exterminés; mais bien qu'ils aient disparu de cette terre, ils existent encore sur d'autres planètes.

Tout comme chez les hommes il y a plusieurs races de ces créatures; ces races sont même beaucoup plus nombreuses et diffèrent beaucoup plus entre elles que les races humaines. Celles du dernier échelon ne diffèrent guère des espèces de singes les plus développées, et les plus avancées d'entre elles s'approchent de

très près de nos sauvages. Mais sur ces planètes, où les habitants sont beaucoup plus avancés que ceux de la terre en intelligence et en développement moral, la différence entre un Wrangas et un homme est si grande qu'on est parvenu à les dompter, à les apprivoiser et à les employer à des travaux utiles. Mais ces races de Wrangas sont toutefois très avancées, bien qu'elles s'approchent des hommes, elles constituent une espèce particulière.

Les Wrangas qui ont vécu en Europe leur étaient bien inférieurs ; et entre eux et les hommes la différence est assez grande. Ils étaient formés autrement ; ils avaient les jambes courtes, les pieds défectueux tenaient encore des mains du singe. Il s'ensuivait qu'ils ne pouvaient pas courir aussi vite que les hommes, mais ils savaient beaucoup mieux grimper ; ils avaient de longs bras, de grosses mains, des figures plates pourvues d'un nez large, bien détaché, à narines rondes ouvertes sur le devant ; un front plat et fuyant ; la barbe et la moustache courtes, dures, hérissées ; la chevelure aussi était rude et dure et dépassait rarement les épaules ; elle environnait la tête en quelque sorte comme la crinière d'un lion ; leur figure était d'une carnation jaunâtre ; ils avaient les yeux plus ronds que ceux des hommes, non obliques, et placés à une distance convenable l'un de l'autre.

La raison pour laquelle ces créatures n'étaient pas des hommes ne provenait pas seulement de leurs formes corporelles ; elle consistait aussi dans l'impossibilité de produire par le croisement des deux espèces une race nouvelle. Les enfants qui provenaient de ces unions mouraient en bas âge, ou, s'ils ne restaient stériles, parvenaient rarement à une deuxième génération. Il se peut aussi que cela ait été causé en partie par une antipathie naturelle qu'ils nourrissaient les uns contre les autres. Quoi qu'il en soit, jamais et nulle part, soit sur cette terre soit sur quelque autre planète, il n'est provenu du mélange de ces deux espèces une race nouvelle ; de plus la différence dans les qualités de l'âme était importante. (A suivre).

---

### Des Lois qui régissent l'Univers.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES. Le NOTA qui précède le texte de la première de ces communications (pages 40-42 du n° de janvier), me suscite les réflexions suivantes, que je crois devoir faire connaître.

Toutes les opinions, tous les faits, toutes les communications qui trouvent place dans la *Revue*, sont, par cela même, soumis à la discussion, qui peut seule faire jaillir la lumière et conduire à la Vérité, objet de nos communes recherches.

Les opinions et les faits sont généralement exposés d'une manière assez claire pour ne pas donner lieu à de fausses interprétations; mais il n'en est pas ainsi pour les communications: elles peuvent, selon les sujets qu'elles traitent, être interprétées contrairement aux intentions de l'Esprit, si l'on n'est pas bien fixé sur le sens qu'il a voulu donner à certaines expressions déjà employées dans des entretiens antérieurs avec le même médium; et c'est ce qui arriverait pour les communications de saint Charles, si je ne faisais pas connaître, avant de continuer à publier ces communications, *les Entretiens sur les lois qui régissent l'Univers* (1).

J'aurais dû les donner tout d'abord, parce qu'ils sont, en réalité, *les prolégomènes* des communications de l'âme humaine; mais j'avoue que j'en n'avais pas prévu la réserve — cependant bien naturelle à certains points de vue, — faite par M. Leymarie; peut-être, même, ne les aurais-je pas publiés sans cette heureuse réserve, tant je crains d'abuser de la gracieuse hospitalité que me donne la *Revue*.

Au surplus, quand ils seront connus dans leur entier, entretiens et communications auront leur utilité, soit que, suivant la maxime *tot capita tot sensus*, ils soient considérés — ou comme pure hypothèse, — ou comme système basé sur des probabilités, — ou enfin comme théorie fondée sur l'observation; car ils fixeront l'attention, provoqueront l'examen et prépareront la solution de l'une des plus graves questions qui sont l'objet des études psychologiques; et cette solution en entraînerait naturellement d'autres non moins importantes.

Qu'il me soit donc permis d'aborder les *Introductions dans les lois qui régissent l'Univers* avant de continuer la publication des communications sur *l'âme humaine*.

L.-C. TOUTANT.

### **Communications de saint Charles Borromée, médium. L.-C. Toutant.**

N° 1, 18 janvier. — UNITÉ, — STABILITÉ, — PROGRESSIVITÉ: Tel est le caractère de ces lois, je devrais dire de cette loi, car elle est unique, comme son auteur; comme lui, elle suffit à tout, et son appli-

(1) Déjà mentionnés en note, page 41,

cation aux divers mondes, aux êtres, à toutes choses créées, en un mot, est la même en principe; mais cette application est corrélatrice aux choses et aux êtres divers.

Cette définition est pour moi le résultat de l'observation; et de ce que j'ai observé à ce qu'il ne m'est pas encore permis d'observer, j'ai conclu.

Il n'appartient qu'à Dieu seul de connaître cette loi dans toute son étendue et dans toutes ses applications.

Les hommes qui peuplent notre globe sont encore dans un tel état d'ignorance quant à certaines choses qui nous paraissent les plus simples, qu'il n'est pas étonnant de voir beaucoup d'entre eux affirmer et soutenir les plus graves erreurs lorsqu'ils s'occupent de questions se rattachant à la loi qui régit l'univers. — A plus forte raison faut-il sourire lorsqu'ils parlent de la puissance de Dieu, qu'ils en discutent l'exercice, et concluent hardiment que Dieu a *dû* vouloir telle chose, *n'a pas pu* en vouloir telle autre, a fait telle chose de telle manière et *ne pouvait* la faire autrement. — Quelques autres vont plus loin encore : ils discutent la nature de Dieu ! A quel point ces hommes oublient ce qu'ils sont en réalité, et le rang du globe qu'ils peuplent, et pourquoi ils y sont confinés !

Ici l'Esprit blâme énergiquement l'orgueil philosophique et scientifique. Il conseille aux hommes sages de ne travailler à leur instruction qu'avec une prudente lenteur, à ne chercher à connaître l'ensemble que quand ils connaîtront les détails, aidés qu'ils seront par les enseignements qui leur seront donnés à mesure qu'ils seront aptes à les recevoir. En procédant ainsi, ils acquièrent beaucoup et deviendront plus humbles, en les convainquant que la connaissance parfaite qu'ils auraient pu rêver de cet ensemble ne saurait être dès maintenant leur partage et que, même quand ils seront Esprits purs, il y aura peut-être encore un coin du voile qui ne sera pas levé pour eux. Et il ajoute :

« Mais, ô hommes ! que cette conviction, loin de vous arrêter dans vos recherches et vos méditations, vous y encourage au contraire, car, sans doute, vous n'avez pas la prétention insensée de pouvoir un jour égaler Dieu, mais bien la légitime prétention de vous rapprocher de Lui sans cesse ? — Marchez donc ! Marchez toujours : la route est sans fin ! — A chaque halte, vous reconnaîtrez que si vous avez fait un trajet déjà long, la distance qui vous reste à parcourir est incommensurable. Marchez, car à chaque pas vous recueillerez quelque richesse nouvelle ; — à chaque halte, vous jouirez du trésor amassé,



vous le contemplez avec bonheur ; et de nouveau vous vous lancerez joyeux dans la route, certains d'augmenter ce trésor que des voleurs ne vous déroberont point et que la tombe ne saurait engloutir.

(A suivre).

---

### Études d'observation spirite. --- Les âmes sœurs.

(Suite)

Voir la *Revue spirite* de janvier 1881. — Ainsi, voilà un esprit élevé, généreux, plein de dévouement et de nobles pensées, un esprit fraternel au plus haut degré ; et pourtant, malgré toute la fraternité qu'il répand et qu'il attire, il reste en proie à une horrible torture. Il se sent incomplet, son cœur saigne comme d'une mutilation, il n'a pas son âme toute entière. Du jour où sur la terre il a vu apparaître l'image qu'il n'a pu oublier depuis, il a été envahi par une douleur insurmontable, et, comme dans l'espace cette douleur n'a fait que s'accroître avec le recul de son espérance, il faut bien admettre que ce qu'il y a en lui de profondément inassouvi est indépendant des conditions transitoires de l'incarnation. Il y a de par le monde un être qui est indispensable à son bonheur, un être qui pour lui est tout l'univers, ou plutôt qui est comme le seul regard à travers lequel l'univers pourrait lui apparaître souriant. Et, tant que cette réunion spéciale de deux âmes ne sera pas accomplie, rien ne pourra le guérir. Si d'une manière générale, il n'existait pas de couples spirituels, et si dans ce cas particulier il n'y avait pas une prédestination de couple spirituel, comment pourrait-on expliquer cette souffrance absolue ? Une âme aussi large ne serait-elle pas largement consolée par les sympathies de tous les Esprits qui l'admirent et qui l'aiment ; et quelque séduisante que lui eût paru la personne entrevue, le cher poète n'eût-il pas trouvé un adoucissement à son regret par l'espérance de la rencontrer un jour dans la communion de tous les Esprits épurés ? Mais non : l'amour qu'il désire de cette âme est de ceux qui ne se partagent pas avec tous ; c'est un amour de complément, de synthèse absolue, un amour de possession d'âmes. Un jour il disait à quelqu'un : « Tu es heureux, t'oi qui as une âme qui est tienne. » Je me rappelle aussi le soir où il affirmait l'éternité de l'amour, et où, dans un élan de désespoir, il ajoutait : « Mais mon âme à moi n'a pas la sœur de

son âme ! » Ce soir-là il nous dit encore : « Eh bien ! si je ne puis arriver à faire naître en elle le même sentiment qui est en moi et dont je souffre si cruellement, si je ne puis être aimé d'elle comme je l'aime moi-même, je me ferai son esprit protecteur, et au moins je veillerai sur elle sans être vu ; un jour peut-être, à défaut d'amour, obtiendrai-je, par ce dévouement, un peu d'amitié et de reconnaissance. » Ainsi, ce rôle d'Esprit protecteur, si beau et si élevé, ce rôle qui semble devoir combler de joie et de noble satisfaction les Esprits qui le remplissent, ce rôle qui est le plus enviable dans la hiérarchie de l'amour commun et de la solidarité générale, notre pauvre frère en parle ici comme d'une extrémité navrante, comme d'un suprême recours de désespéré ! C'est donc bien peu de chose que d'être une providence, alors qu'on aspire à être un époux ! C'est donc qu'on peut concevoir entre deux âmes un amour spécial, une assimilation passionnelle de substance et de pensée, un amour d'échange intime, devant lequel pâlit la plus divine des charités ! Et encore une fois il ne s'agit pas là d'une étroitesse de sentiment imputable à un développement incomplet de la faculté d'affection, il ne s'agit pas d'un désir ayant pour objet une sorte d'égoïsme à deux. Stop est un esprit trop élevé, une âme trop grande, pour qu'une telle supposition soit possible en parlant de lui. Lisez plutôt ce qu'il me répondait, un soir que, pour mieux parler de lui, je l'interrogeais sur son passé : « ... Ne me demande pas de détails sur ma vie passée, oh ! non, ne m'en demande pas ! Ma vie sombre et cruelle est une histoire de douleurs. Pour te raconter ma vie, il me faudrait parler de l'injustice et de la cruauté de bien des hommes. Or, tous les hommes sont mes frères, je veux les aimer tous, et je ne veux éveiller aucune haine, aucun blâme... » Il faut donc reconnaître qu'il y a dans son amour spécial un phénomène qui ne contrevient pas à la loi de fraternité et qui ne nuit en rien à l'extension des plus larges sentiments. Il ne faut donc pas s'alarmer ; il faut étudier. Certes, au premier abord, étant donné l'état de désincarnation, il paraît plus simple d'admettre un seul genre d'affection entre les Esprits, il semble qu'on puisse dire à priori : « Tout amour particulier est un vol commis au détriment de la fraternité générale. » Mais l'observation des faits, c'est-à-dire de la nature, domine les conceptions souvent trop simplifiées, des philosophes (même des philosophes désincarnés). Les musiques qui nous charment ne sont pas composées de notes à l'unisson, le secret des accords a sa complexité, et cette complexité bien com-

prise produit une des manifestations du *beau*. Alors pourquoi l'harmonie des êtres n'aurait-elle pas aussi ses accords spéciaux emportés dans la symphonie universelle ? Parce que deux notes se fondent dans un accord, sont-elles indépendantes de la mélodie dans laquelle elles s'enchaînent ? Elles s'y rattachent au contraire avec plus de puissance, car elles constituent, à elles deux, une individualité musicale d'ordre supérieur. Etudions donc les faits où se manifeste irrésistiblement la dualité ; car ce n'est là qu'un premier pas, et les études que l'avenir nous réserve nous révéleront progressivement des accords plus complexes, des nombres plus élevés, et ainsi nous marcherons, toujours plus émerveillés, dans la voie qui conduit à la révélation de l'accord infini : Dieu. Pour le moment aimons tous nos frères ; mais, comme nous ne sommes pas assez divins pour les aimer tous également avec une intensité absolue, ne craignons pas de chercher l'intensité absolue de l'amour dans l'union de couple, afin de développer nos sentiments à la fois en extension et en profondeur. C'est ainsi seulement, c'est par cette double école, que nous pourrions acquérir les qualités qui mènent à la perfection, c'est-à-dire à la communion définitive en l'Être universel.

Et maintenant pardon à mon frère Stop d'avoir fouillé sa plaie saignante pour y chercher un peu de vérité ; il sait bien que, si j'ai la rage de porter le scalpel dans les cœurs, je ne m'épargne pas moi-même à l'occasion. Et, comme j'ai cru agir dans l'intérêt de tous, il me pardonnera ; car ce grand amoureux est un grand fraternel.

Mais, si sa souffrance vous a été de quelque instruction, payez-le de toute votre sympathie.

(*A suivre*).

J. Camille CHAIGNEAU.

---

### Ralph et Milly, Ballade de l'esprit Stop

(*D'après les notes prises dans une séance d'incarnations.*—

*Médium : Mme Hugo d'Alési*).

« Deux enfants s'en allaient, s'en allaient dans un chemin couvert où les lilas blancs tombaient sur eux ; ils marchaient sous les lilas, sous les aubépines, car c'était le printemps, et il y avait des fleurs dans les cœurs comme dans les arbustes.

Tous deux étaient jeunes, tous deux étaient beaux; le jeune homme, un adolescent, avait quinze ans à peine, son front large indiquait la pensée, ses yeux profonds s'illuminaient de flammes étranges, comme si son cœur brûlait, et comme si le feu de son cœur eût allumé cette flamme dans ses yeux. Elle avait douze ans à peine, c'était une enfant, presque un ange. Dans sa petite robe blanche, parée de ses cheveux blonds, elle marchait pleine d'innocence, sans s'apercevoir qu'elle était belle.

Parfois ils s'arrêtaient, se regardaient; et les yeux du jeune homme s'allumaient de flammes; et les yeux de l'enfant gardaient leur pur azur comme deux lacs limpides. Ils marchaient; la petite folle courait après les papillons, après les fleurs; dès qu'un bruit l'effrayait, dès qu'une branche où s'agitaient des ailes d'oiseaux lui faisait peur, elle revenait tremblante auprès de son protecteur.

Enfin, après avoir marché longtemps, quand ils furent las, le jeune homme s'assit sur l'herbe, au pied d'un arbre en fleurs élevé sur un tertre, et se tournant vers l'enfant: « Viens ici, Milly, lui dit-il, j'ai à te parler. » Et la blonde Milly s'assit auprès de lui. — « Que veux-tu? Ralph? » répondit-elle. — « Je veux savoir si tu m'aimes. » L'enfant joignit les mains et lui dit: « T'ai-je offensé, pour que tu me grondes? » — « Mais je ne te gronde pas, je te demande si tu m'aimes? » — « N'est-ce pas me gronder que d'en douter? Demande-moi plutôt s'il fait jour quand le soleil paraît? » Le jeune homme sourit et continua: « Je voudrais savoir comment tu m'aimes? » — « Plus que toute chose et que tout le monde, car près de toi rien ne me manque, et sans toi je ne serais pas bien; il me semble que tu m'es tout. » Il la regarda, plein de joie, puis un nuage passa sur son front. « Pourquoi m'aimes-tu? » poursuivit-il. — « Pourquoi? Je ne comprends pas. »

Et pendant qu'ils causaient, un serpent, un serpent noirâtre et long s'avavançait, déroulant ses anneaux d'écailles avec bruit, comme le bras d'un guerrier dans sa cotte de mailles. Le serpent avançait, avançait toujours.

« Pourquoi m'aimes-tu? » reprit Ralph. Pas de réponse. Le savait-elle? Était-ce parce qu'il était beau? Mais les fleurs aussi étaient belles; et le ciel était beau aussi; et elle les aimait; mais ce n'était pas le même amour, et certes elle préférait Ralph, elle préférait Ralph le petit berger. Était-ce parce qu'il était bon? Mais son père et sa mère étaient bons aussi! Pourquoi donc? Et la fillette restait songeuse, le front dans ses mains.

Tout à coup, elle poussa un cri de terreur, — le serpent l'avait mordue au bras, — un cri si aigu que le serpent s'enfuit aussitôt. Ralph d'un bond voulut courir sur l'ennemi, qui était déjà loin. Elle l'entoura de ses bras, et le retint dans son étreinte rigide.

En vain l'adolescent voulut consoler son amie, en vain il voulut ranimer son visage, en vain il l'emporta; à moitié chemin elle lui resta dans les bras, morte et froide.

Elle n'avait pas répondu. Pourquoi?

Il emporta le cadavre à la chaumière, et il pleura. Il pleurait tant qu'il ne voyait rien, qu'il n'entendait rien; le corps avait été mis en terre que Ralph était encore à genoux, il n'avait rien vu, rien entendu; il n'avait entendu que le cri de douleur de Milly, il n'avait vu que la pâleur de son agonie.

Et Ralph erra comme un fou.

Enfin, après bien des jours, après bien des sanglots, il découvrit une petite croix, et une tombe. Il l'orna des fleurs les plus belles, et il y alla rêver souvent.

Un soir, l'horizon empourpré détachait en relief les croix noires, le soleil se couchait, les oiseaux chantaient leurs chansons de nuit. Ralph était plongé dans sa rêverie. Tout-à-coup il crut voir quelque chose s'agiter derrière la croix; il regarda sans peur, et il vit une forme qui lui souriait; c'était Milly, Milly elle-même toute petite et toute blanche; mais dans ses yeux bleus il y avait une flamme nouvelle; ce n'étaient plus ces yeux bleus limpides et purs qui souriaient aux fleurs et aux papillons, c'étaient des yeux de femme, brillants d'amour. Il s'approcha. — « Milly! tu m'es donc rendue! » dit-il en lui ouvrant les bras. — « Pas encore, mais je te suis promise. Je viens répondre à ta question. Tu m'as demandé pourquoi je t'aimais. Je t'aime, parce que depuis des siècles je suis à toi, et que depuis des siècles tu es à moi! Nos âmes sœurs ont traversé de nombreuses incarnations; nous ne pouvons aimer, moi que toi, toi que moi. Si l'un de nous est seul sur la terre, il sera comme une tourterelle veuve, et ses yeux, au lieu d'errer devant lui, s'élèveront au ciel, et il sentira des ailes qui frôleront son front, et il verra une forme blanche qui ne sera pas perceptible aux yeux des humains, un ange gardien le veillera de l'espace et l'accompagnera partout, tandis que celui de la terre souffrira dans l'exil. J'ai la plus belle part, car je t'entends et je te vois; mais maintenant tu sauras que quand un souffle caressera ta chevelure, ce sera Milly, que lorsque les fleurs te sem-

bleront plus parfumées, et que les oiseaux auront des voix plus douces, ce sera Milly encore, Milly toujours. Quand sur ta couche, en t'endormant, tu sentiras un baiser, ce sera Milly. Et ce sera Milly, Milly encore, qui, le jour de la délivrance, viendra te prendre et t'emporter... Tu le vois, je t'ai répondu d'une manière plus précise, parce que je vois mieux et que je sais mieux. Toutes nos incarnations d'amour, de souffrance et de bonheur, depuis des siècles, voilà le secret de mon attachement pour toi. Dieu a fait les âmes pour s'aimer, pour marcher deux à deux à travers les épreuves, et se confondre dans l'espace ; car on n'arrive à la perfection de l'amour que par l'amour intense de l'homme à la femme. Voilà pourquoi je te dis de supporter la séparation avec courage ; car que sont quelques heures passagères auprès de l'éternité ? Et cette séparation n'est dure que pour l'un des amants ; avec la foi elle ne l'est pour aucun. Ce n'est pas une séparation, c'est un sevrage. Aie donc la foi, et pense que je suis près de toi à toute heure. Et le jour de la réunion, tu n'auras ni douleur ni crainte, tu prendras mes mains et nous partirons. »

Et l'enfant fut consolé, et toute sa vie fut un enchantement. Et, quand une autre femme passait auprès de lui, il lui souriait, parce que Milly avait été femme, et il saluait en elle cette grâce féminine qu'il avait adorée en Milly.

Son amour dura autant que sa vie, et après il fut récompensé par l'amour (1). »

### Opinion de la Presse, sur les Chrysanthèmes de Marie

*Rappel du 10 décembre 1880.* — Aux États-Unis, il y a nombre de poètes et prêtresses spirites, qui, sous la dictée des esprits ou sous leur influence, riment, parfois en improvisateurs, des vers exhalant un vrai parfum de poésie. M. Jean-Camille Chaigneau vient d'introduire en France ce genre de poésie. Les *Chrysanthèmes de Marie* forment un très curieux roman spirite en prose et en vers. C'est l'histoire d'un amant qui ne retrouve l'amante rêvée, l'autre moitié de son âme, qu'à travers les évocations d'un médium. Il se donne tout entier à cette idéale maîtresse, à cette vision divine qui porte en ses mains de lumière la clef d'or du bonheur infini. Les derniers vers, intitulés : « l'Ange, transfigu-

(1) Tiré des *Chrysanthèmes de Marie*. 1 vol. in-12, chez Dentu, ou à la librairie des sciences psychologiques et spirites, 3<sup>e</sup> 50 port payé

ration du couple androgynique, » chantent l'union, la fusion de la bien-aimée et bien-aimant en un être unique, en un être radieux comme un éternel baiser. Ces pages étranges sont semées de beaux vers ; j'en cite un au hasard :

Il n'est point d'autres morts que ceux qui n'aiment plus.

Le poème rappelle les conceptions mystiques de saint Anselme, les rêves de Swedenborg et des modernes romanciers swedenborgiens. Abstraction faite de la mise en scène, il y reste un grand souffle lyrique et une émotion sincère. L'auteur a mis le tout sous le patronage de noms illustres. Il a emprunté à Victor Hugo ces lignes : « Malheur, hélas ! à qui n'aura aimé que des corps, des formes, des apparences ! La mort lui ôtera tout. Tâchez d'aimer des âmes, vous les retrouverez. » A Auguste Vacquerie, il a pris cette autre citation : « Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière ; mais qui vous dit qu'ils soient des êtres immatériels ? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre, et insaisissable à notre regard, comme la lumière l'est à notre toucher. »

Émile BLÉMONT.

*La France du 21 janvier 1881.* — L'introduction seule mériterait qu'on recommandât ce livre à tous les lecteurs de bonne foi. Il y a là une cinquantaine de pages substantielles, écrites d'un bon style et qui en disent rapidement plus long que de volumineux traités de philosophie dont il est inutile de citer les auteurs. En outre, la doctrine mise en lumière, la doctrine de la *vie éternelle*, comme disait P. Enfantin, en lui donnant d'autres origines et d'autres développements, est de celles qui portent dans les intelligences attristées de suprêmes consolations. Si les adeptes du spiritisme avaient toujours tenu le langage que nous fait entendre M. Camille Chaigneau, nous ne doutons pas que la doctrine ne fût aujourd'hui dans une meilleure voie. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, et l'avenir peut encore se charger de réparer le passé.

Georges BELL.

*Le spiritisme et la préface de Camille Chaigneau.* — D'abord, commençons par avouer, ou par affirmer, simplement, que nous avons été spirite. Nous ne sommes même pas bien sûr de ne pas l'être encore, à certains jours, mais les préoccupations de tous genres ne nous laissent plus le loisir de faire tourner la moindre table : quels bons moments nous avons perdus !... Chacun

fait tourner ce qu'il peut : les têtes et les trépieds dans sa jeunesse, puis la roue de la Fortune dans les beaux jours de l'âge mûr.

En 1868, un journal baptisé du beau nom de *Redressement*, avait publié un article en plusieurs paragraphes, lequel nous valut les avances d'Allan Kardec. Nombre de gens célèbres. — Nous ne sommes point de ceux-là. — Victor Hugo, Victorien Sardou, Vacquerie, Flammarion, ont été ou sont demeurés adeptes du spiritisme; on a lu dans une œuvre charmante sur le poète de Guernesey, le récit de l'apostolat élégant dont Mme de Girardin accepta les responsabilités, en faveur des tables tournantes. M. William Crookes, ce savant anglais qui, dans ses expériences à l'Observatoire et à l'École-de-Médecine, a démontré que nos raréfactions les plus minutieuses de l'air dans les tubes et les éprouvettes ne sont pas le vide; l'inventeur de la matière radiante, du quatrième état de la matière, de ces molécules si infiniment infinitésimales, que, passant par le trou d'une aiguille, il leur faudrait des milliers de siècles pour remplir une bouteille à Bordeaux, M. William Crookes est spirite à visions, à incarnations, à phénomènes d'apport, etc... etc... Chose très naturelle en tous pays : les nouveautés s'enchaînent et se corroborent l'une l'autre, aussi bien que les vieilleries. Ces expériences d'où une loi nouvelle en physique semble surgir, à savoir : Que la puissance est en raison inverse du volume de la matière, vont donner la main à l'homœopathie et militent, en tout cas, pour ce qui est délicat ou subtil, contre les grossièretés de tous genres. Quelques milliards de molécules radiantées enfermées dans un matras où le prétendu vide a d'abord été obtenu, ont une force de projection si extraordinaire, qu'elles mettent le verre en fusion par la seule force du choc invisible et du frottement. Il s'en suit, qu'à supposer, en dehors de nous, dans notre atmosphère, des organismes formés de matières radiantées, ils auront sur nos grossiers appareils, sur nos nerfs, sur notre cerveau, sur nos guéridons, une influence irrésistible.

Quel est l'avantage philosophique de ces découvertes nouvelles?... M. Camille Chaigneau, qui vient de publier chez Dentu un volume de très remarquables poésies avec ce titre singulier : les *Chrysanthèmes de Marie*, nous l'explique dans sa longue préface. Si cet écrivain, adoré de ses amis dont il est, en mainte occasion l'exquise et patiente providence; si ce jeune homme ou plutôt cet homme jeune, si courageux, si droit, rempli d'un enthous-



siasme non superficiel pour toutes les créations idéales ou indépendantes, ne m'avait fait, à moi-même, dans presque toutes mes tentatives journalistiques, l'honneur d'une collaboration assidue, si je n'avais pas sous mes yeux la dédicace fraternelle de son livre qui m'a ému, je dirai avec plus d'énergie ce que je pense de son beau caractère, de ses facultés soigneusement équilibrées, de son esprit chevaleresque, de sa perfection littéraire... mais nous avons cette faiblesse : de chérir nos amis sans les flatter.

Pour revenir à la question soulevée par les réflexions précédentes : quel est l'avantage philosophique de la découverte de M. Crookes? Comment le fait constaté de la matière radiante et l'hypothèse, souvent vérifiée, de l'existence des *esprits*, est-elle, pour nos rapports sociologiques, un avantage sur le passé?... M. Chaigneau nous l'explique en présentant les grandes lignes de la pensée contemporaine : spiritualisme ou matérialisme, foi religieuse ou scepticisme positiviste. Il démontre aux spiritualistes que leurs affirmations gratuites sont devenues vérifiables, aussi bien que les lois de la chute des corps ou le principe d'Archimède; aux matérialistes, qu'ils peuvent pleinement se rassurer, car les *esprits* étant matière, matière seulement impalpable à notre cuir de rhinocéros, on peut croire, comme Lucrèce, que tout n'est qu'atomes crochus, sans cependant refuser, du haut d'une grandeur toute proudhonienne, quelques heures aux tables tournantes, à la communion des gens modestes, des « doux et des humbles de cœur. »

Je ne suivrai pas M. Chaigneau, dans la hiérarchie qu'il propose, s'étant arrêté un moment sur cette autre question insoluble : pourquoi le bien, pourquoi le mal, surtout pourquoi le mal?...

Il va sans dire que si Camille Chaigneau a l'idée de continuer sa préface dans la *Revue du Progrès*, fût-il plus qu'ultra-spirite, nos colonnes lui sont ouvertes, avec ce respect sans limites qu'inspirent le talent, la bonne foi, le goût profond de la vérité.

Tiré de la *Revue du Progrès*.

JULES BOISSÉ.

---

### Libre-Pensée.

*La démocratie d'Oran*, 1<sup>er</sup> février 1881. — Sur notre terre de liberté, s'il est une question à l'ordre du jour dans notre ville d'Oran, c'est à coup sûr la création d'une société de la libre-pensée.

Tous, nous en sommes plus ou moins partisans ; aussi, si quelques personnes de bonne volonté, ayant du temps à consacrer à cette œuvre, en prenaient l'initiative, nous nous empresserions tous de nous grouper autour d'elles ; la preuve en est dans l'empressement de toutes les classes de la société à se rendre aux cérémonies funèbres civiles qui se multiplient chaque jour.

Avant-hier matin, samedi, une foule nombreuse et recueillie accompagnait un char funèbre, paré de blanc, couvert du drap mortuaire de la libre-pensée, surmonté d'une couronne d'immortelles et d'une couronne virginale ; elle conduisait une demoiselle de quinze ans au champ des morts. La cérémonie, toute civile, n'en était que plus imposante, les voix indifférentes, ne venant pas interrompre le recueillement et les réflexions des personnes qui venaient prendre part à la douleur d'une famille si éprouvée.

Une vingtaine de dames et de demoiselles suivaient le corbillard, portant le drap blanc orné de marguerites et d'autres fleurs blanches.

Qui donc se rappelle encore cette époque où les ennemis de nos libertés règlementaient nos cérémonies intimes, en les traitant si irrévérencieusement.

Il ne faut pourtant pas l'oublier ! Et afin que ces temps ne reviennent plus, formons donc une association dans ce but et rallions-nous à l'invitation que notre ami Davin nous a faite sur la tombe de cette jeune fille.

*Journal l'Atlas.* — Samedi, à huit heures du matin, les amis et connaissances de M. Griffon, secrétaire de la mairie d'Oran, se réunissaient sur la place des Carrières pour accompagner, au cimetière, les restes d'une jeune fille de 15 ans, Mlle Elise Griffon.

Une foule immense a suivi le cortège jusqu'au cimetière. Après les derniers devoirs rendus à cette enfant, M. Davin a prononcé un discours qui a vivement impressionné l'assistance, surtout lorsqu'il a retracé, d'une voix émue, le chagrin d'un père et d'une mère obligés de se séparer à jamais d'un enfant chéri, d'une vierge de quinze ans que l'aveugle destin vient arracher à leurs caresses, à l'âge où la vie est encore semée de roses et d'espérance.

M. Davin a ensuite ajouté qu'il espérait qu'une société de libres-penseurs s'organiserait à Oran, comme elle existe déjà dans plusieurs grandes villes de France, afin d'écartier définitivement l'élément, qui, trop souvent, impose son ministère malgré la volonté du mourant.

« *M. Davin* : Mesdames, messieurs, chaque fois que l'amitié me fait assister à une cérémonie funèbre, je compatis à la douleur de la famille, car la dépouille mortelle de l'un de ses membres va rendre à la nature les molécules dont elle s'était constituée.

Aujourd'hui, ce sont les restes mortels d'une fleur à peine éclosée, d'un enfant au seuil de la vie, d'une jeune fille sur laquelle les parents fondaient les plus belles espérances ; et la douleur s'empare de tout notre être : Je me mets au lieu et place de ce père, de cette mère éplorés ; je me demande, je vous demande à vous tous libres-penseurs, qui partagez mes sentiments de tristesse autour de cette tombe ouverte, si les pères, si les mères éplorés doivent croire que leur enfant gît tout entier dans ce cercueil, ou bien s'ils doivent caresser une espérance.

L'illustre Louis Figuier, à la suite de la mort d'un enfant chéri, âgé de 20 ans, écrivait *Le lendemain de la mort*, ouvrage d'une érudition et d'une élévation de pensée dans lequel, sans renier son athéisme de la veille, il posait à son esprit et à celui de ses lecteurs ce point d'interrogation que je me suis posé, et que je vous pose, à l'occasion de la cérémonie funèbre qui nous réunit en ce lieu, qui impose des réflexions.

En ce qui me concerne, les interrogations de Louis Figuier sont résolues par l'affirmation de l'existence de notre personnalité au lendemain de la mort, exactement comme à la veille de la mort, parce que je crois à la progression indéfinie du *nous*, à travers l'espace, dans les mondes habités qui scintillent sur nos têtes.

Faut-il conclure de cela, amis de la libre pensée, que vous deviez partager mes idées ? nos idées, dirai-je, parce que je crois exprimer la pensée d'une partie d'entre nous ? Non !

Que chacun conserve sa liberté de conscience et surtout qu'il respecte la liberté de penser de ses frères quand ils sont de bonne foi, quoique différant de sentiment sur des questions de forme ; tous nos désirs sont d'accord sur ce fond : employer toute notre énergie, toutes nos facultés, à combattre l'esprit d'intolérance, le fanatisme, la foi aveugle, en un mot, l'exploitation de l'ignorance par ces rusés parasites qui, de quelque costume qu'ils se revêtent, exploitent le nom de la cause première.

Serrons nos rangs, amis !

Sur la tombe d'une vierge de quinze ans, partageons la douleur d'une famille en pleurs, faisons le serment d'organiser une société de libres-penseurs en opposition aux sociétés d'asservissement de la pensée qui pullulent sous nos pas.

Nous aurons, en combattant le cléricanisme, de quelque nature qu'il soit, bien mérité de la patrie et bien mérité de l'humanité.

Au revoir ma fille !... Ma sœur en croyance.

---

### L'ÂNE, DE VICTOR HUGO

A *Madame Blavatsky, secrétaire correspondant de la Société theosophique à Bombay (Indoustan).*

Madame et très-élevée sœur en humanité.

Ceci sera comme le post-scriptum de ma dernière lettre. Je vous parlais justement de Victor Hugo. Je suis toujours heureux de causer de notre grand poète

— Avez-vous lu son dernier livre?

— C'est un éblouissement de poésie et de haute philosophie.

Pour le commenter et en parler dignement, il faudrait la haute conception de l'auteur d'*Isis unveiled*.

Je n'ai donc pas la prétention de l'analyser, j'en suis incapable, j'en laisse le soin aux critiques de profession.

Mon dessein est seulement de vous signaler ce livre et en publiant cette lettre dans la *Revue spirite*, de le recommander à ses lecteurs. Ils y trouveront dans un style unique plein de richesse et de splendeur, la noble et fière affirmation de toutes leurs croyances.

Dans l'*Âne*, tel est le titre de ce poème, un âne y fait la leçon à Kant, Kant, ce fameux physiologiste allemand, qui possédait, dit-on, toutes les connaissances humaines.

« L'âne, un jour rencontrant Esope, lui parla.

La conversation fut au profit d'Esope. »

Les académies, les Sorbonnes, les instituts, les corps savants, les docteurs brevetés, les pédants, les esprits forts, les sceptiques, les négateurs, les positivistes, les athées, les juges, les prêtres, les pontifes, les infailibles, tous les piliers enfin de l'orgueilleuse science y sont traités tour à tour d'une façon qui réjouit le cœur et la conscience des humbles et des ignorants comme votre tout dévoué serviteur.

Ces affreux charlatans flanqués d'horribles pitres ?

Frivoles, quoique lourds, pesants quoique subtils,

. . . . .

Çà, vous figurez-vous, parlons net, camarades,  
Qu'on est un vrai docteur pour avoir pris ses grades,  
Et qu'on soit quelque chose en sortant de chez vous?

. . . . .  
Je n'aurai jamais cru que l'homme triomphât,  
A ce point de son vide, et, si nul, fut si fat,  
Rhéteurs, quel mot divin faites-vous épeler?

. . . . .  
Quelle solution donne votre savoir  
Sur ce qui nous étonne ou ce qui nous effraie?  
Non — rien — sur l'inconnu, l'absolu, le divin,  
Sur l'incompréhensible et l'insondable! en vain  
L'illuminé contemple et le myope scrute  
Qu'est-ce que vous savez de plus que moi la brute?  
Oh! ces sophistes lourds, ces casuistes froids.

. . . . .  
Jurant par Aristote ou par Thomas d'Aquin,  
Pour trouver l'Eternel furetant un bouquin;  
Bègues, sourds; demandant à leur dictionnaire,  
Le mot que l'Aigle entend murmurer au tonnerre.

. . . . .  
Et, clignant leurs yeux morts sous leurs crânes fossiles,  
Assembler le nuage informe des conciles,  
. . . . .  
Sur Dieu, l'Etre éclatant, l'Etre effrayant, l'Etre Un!  
Et courber leur front chauve, et se pencher encore,  
Et chercher à tâtons l'éblouissante aurore,  
Et crier : — Voyez-vous quelque chose? Est-ce là?  
Qu'en pense Onufrius? qu'en dit Zabarella?  
Où donc est l'Etre? Où donc est la cause première?  
Cherchons bien! — Et pendant que l'énorme lumière,  
Formidable, emplissait le firmament vermeil,  
Leur chandelle tâchait d'éclairer le soleil!

. . . . .  
Homme, à d'autres instants, enivré de toi-même,  
Tu dis : — C'est moi qui suis. Dieu n'est pas; l'homme est seul.

. . . . .  
Il passe son poing vil à travers l'azur sombre,  
Jette sa pierre infâme aux saintes régions.

. . . . .

. . . . . Qui donc créa l'imprimerie,  
Et l'aiguille aimantée, et la poudre à canon,  
Et la locomotive? Est-ce Jéhovah? Non;  
Qui fit le Colisée, et qui le Parthénon?  
Qui construisit Paris et Rome? Est-ce Dieu? Non;  
C'est l'homme. . . . .  
— Bien, crache sur le mur, et maintenant compare,  
Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de Dieu. »

Contre toutes les iniquités scientifiques, sociales et religieuses:  
c'est un cri, un anathème, une imprécation, une lamentation.

L'âne crie plus haut qu'Homère, Dante et Shakespeare, et ses  
lamentations sont plus lamentables que celles de Jérémie.

Mais dans cette colère de la bête, sous cette ironie amère, sous  
cette raillerie sanglante et terrible, on sent la tristesse et les  
larmes du philosophe. Il gémit des souffrances de l'humanité.

Un homme est composé de tout le genre humain.

Par quelle fine et touchante allégorie, un âne est-il devenu le  
héros de ce livre? mystère. Mais il nous plaît d'imaginer ceci.

Un jour le poète se promenait dans la campagne sous le ciel  
bleu. Il pensait la bonté, la justice et l'amour. Tout à coup au dé-  
tour du chemin, il entend des cris et des huées. Un âne passait,  
traînant ou plutôt succombant sous le poids d'une petite charrette  
sur laquelle se trouvaient six ou sept personnes chantant ou hur-  
lant et faisant à tour de rôle, pleuvoir une grêle de coups de bâtons  
sur l'innocente bête. Ce pauvre animal si sobre, si patient, si utile,  
si doux, si résigné, s'était arrêté, épuisé, baissant tristement la  
tête. Mais les cris et les coups redoublant le malheureux âne tomba  
découragé, exténué, blessé... saignant.

Le penseur rêva dans le silence.

Comme on sent du regard une pierre qu'on lance.

Que se passa-t-il dans son formidable cerveau? Dieu seul le  
sait, mais il en sortit ce magnifique poème, l'*Ane*, d'où s'échappe  
un souffle divin.

Lisez-le, Madame, et si habituée que vous soyez aux sublimes  
enseignements de Çakya-Mouni, je suis sûr que vous n'en admi-  
rerez pas moins le grand Théosophe français.

Veillez agréer, Madame, pour vous et pour vos éminents coo-  
pérateurs l'expression des sentiments que vous connaissez.

A. B.

Nous publierons au mois d'avril le dernier chant de ce magnifique poème  
» *Sécurité du penseur.* »

LA CITOYENNE. — Le 12 du mois de février a paru à Paris un nouveau journal «la Citoyenne» directrice Mlle Hubertine Auclert.

Le titre est tout un programme que nous ne pouvons développer ici, le nom de la directrice assure au public que la tâche de revendication entreprise par cette feuille nouvelle sera fidèlement suivie et surtout accomplie avec ardeur et conviction.

Bonne chance à ce journal qui va jeter un nouveau jour sur la question de la femme.

L. DE LASSERRE.

*Etudes physiologiques et psychologiques*, sur la loi naturelle de la propagation de l'espèce, par M. François Vallès, inspecteur général, honoraire des ponts-et-chaussées, ouvrage instructif et intéressant, bon à étudier, à méditer : 1 fr. et 1 fr. 15 cent. port payé.

M. Augustin Babin a édité une nouvelle édition de ses notions d'astronomie, qu'il a modifiées et augmentées. Prix : 1 fr. 80 broché ; — 2 fr. 65 relié ; — 35 centimes en plus pour le port.

Collections des œuvres générales de M. A. Babin, reliées richement, 8 fr. 50 ; — 10 francs *franco*.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction, publique, félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet. 3 fr. 50. 4 fr. port payé. Le doute. 3 fr. 50. 4 fr. port payé. L'esprit consolateur. 3 fr. 50. 4 fr. port payé. Entretiens sur le spiritisme. 1 fr. 50. 1 fr. 70 port payé. Recherches sur le spiritualisme, 3 fr. 3 fr. 85. port payé. Collection générale par A. Babin. — 8 fr. 50, 10 fr. port payé. Spiritisme devant la science. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. — Notions d'astronomie de A. Babin, nouvelle édition.

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite vendu 0, 48 centimes et 0,50 centimes, port payé ; c'est une brochure instructive bien faite, déjà traduite en plusieurs langues, preuve que M. de Turck a touché juste.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre si remarquable de M. C. Chaigneau, dont la *Revue* a parlé le mois d'octobre 1880, s'enlève rapidement ; l'éditeur prépare la deuxième édition de cet ouvrage inspiré, profondément médianimique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

LA COSMOGRAPHIE VULGARISÉE de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0<sup>m</sup>60 sur 40, l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : il y a une caisse qui coûte 1 fr., plus le port à la charge du destinataire, chaque famille doit avoir ce tableau utile.

#### SOUSCRIPTION AUX ŒUVRES SPIRITES

MM. Médecin Jean, 2 fr. 70. — Bitaupe, 5 fr. — Hue, 5 fr. — Ménier, 20 fr. — Mme Rouvière, 120 fr. — MM. Laffon, 5 fr. — Clapeyron, 20 fr. — Guilbert, 2 fr. 50. — Ch. Fritz, 15 fr. — Roberfort, 9 fr. 35. — Zélia Lasseron, 8 fr.

#### MEMBRES NOUVEAUX SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE DES ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

MM. J. Oleszkiewicz. — Gaillard, bijoutier. — Anthelme Fritz.

#### SOUSCRIPTION AUX CONFÉRENCES

MM. Bertrand, 5 fr. — M. Houart, 5 fr. — M. L. F. Aspa, 5 fr. — Groupe J. Polis, à Verviers, 25 fr. — Six personnes de Bordeaux : Mme X., 20 fr. — MM. Comera, 10 fr. — Krell, 6 fr. — le vicomte de Fresnel, 6 fr. — Caron de Bordeaux, 6 fr. — Thibaud, 6 fr. En tout, 58 fr.

MM. Betaubé, 5 fr. 65. — Sers, 2 fr. — Douerin, 2 fr. — Hue, 5 fr. — Un spirite de Tabanac, 5 fr. — M. E. de Fouré, 5 fr. — Mme veuve Joannès, 5 fr. — M. Pothénot, 5 fr. — Union spiritualiste de Liège, 12 fr. 80. — M. Menier, 20 fr.

Six personnes de Salles d'Aude, MM. Carrière Pierre, 6 fr. — Chavardis Julien, 6 fr. — David Pierre, 6 fr. — Rouvière Auguste, 6 fr. — Sentis Jean, 6 fr. — Morel Jean, 6 fr.

*Rectification* : En février, lire au lieu de Pierre David, 30 fr. — Groupe, de Salle d'aude, 25 fr. — Et lire Milhau au lieu de Nilhaud.

ERRATA. — A l'article Histoire de la Trinité, lire page 55. Licinius au lieu de Licinus; page 38, lire L'évêque Théophile par Dérision, au lieu de Décision. — Serapeum, au lieu de Verapion, — et, au quatrième alinéa, Théodore de Mepsueste au lieu de Mepseste.

A la page 101, 2<sup>e</sup> ligne, lire : Avec l'œil ouvert au milieu, ce qui exprime l'idée de l'intelligence divine présidant aux créations de la vie terrestre et du soleil resplendissant.

Le prote de notre imprimeur, s'est évertué dans la *Revue* de février, à mettre le désordre dans les mots et dans les pages; M. Momas, auteur de l'article Les Walkilis, écrit ce qui suit :

Monsieur, Je viens vous signaler une assez grave perturbation dans l'impression des Walkilis, n<sup>o</sup> de février 1881.

Les phrases ont été interverties de place dans trois pages : pour la compréhension des pensées émises, il serait bon, je crois, de faire un erratum dans la prochaine *Revue*.

Voici du reste les fautes commises : page 105, après la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> ligne :

— Il est poussé, excité, encouragé par les conseillers invisibles.

Il faut aller à la page 106, 18<sup>e</sup> ligne qui fait la suite de ce qui précède et qui est ainsi conçue :

— Il s'arrêta, il nous croyait convaincus.

Cette phrase entraîne à sa suite tout ce qui l'accompagne jusqu'à la page 107, 11<sup>e</sup> ligne où après :

— Faillis, tu seras punis.

Il faut revenir page 105, 21<sup>e</sup> ligne :

— L'intelligence veut que nous nous agitions pour notre nourriture, etc.

Et aller ainsi jusqu'à la page 106, 17<sup>e</sup> ligne, où après :

— La croyance en Dieu n'a plus rien à apprendre, plus rien à gagner.

Il faut se transporter page 107, 12<sup>e</sup> ligne.

— Le Dieu des Hébreux est loin du Dieu que les Chrétiens adorent, etc.

Qui suit ce qui précède jusqu'au bas de la page :

— Le vin fait perdre l'esprit aux ivrognes.

D'où il faut revenir page 105, 3<sup>e</sup> ligne.

— Je ne saisis pas le rapport.

Jusque :

— L'homme n'est pas une machine comme vous le dites.

Cette phrase a sa suite à la page 108 :

— L'homme matériel.

Après laquelle tout rentre dans l'ordre voulu.

---

Le Gérant : H. JOLY.

Paris, typ. de M. DÉCEMBRE, 326, rue de Vaugirard.